safac

Folklore de CHAMPAGNE

105

Histoires de village

REVUE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES DE LA RÉGION CHAMPAGNE ARDENNE ÉDITÉE PAR LA S.A.F.A.C.

BIMESTRIELLE 22 FF

APPRENTI COUTELIER
A FORCEY

Dominique Gérard

Maître Ebéniste

COPIES DE MEUBLES ANCIENS

Esnouveaux 52340 BIESLES

Tél. 25 01.22.48

RESTAURATIONS

Hôtel-Restaurant
A L'ETOILE D'OR

52700 BOURDONS S ROGNON - 25 01 20 66

LA SPECIALITE DU CHEF: TRUITES DU ROGNON

NOUVEAU

CHEZ
Jacques Mongin

BP 5
52340 BIESLES
25 31 94 45

COUTEAUX
EQUITATION

safac Folklore de CHAMPAGNE

105

JUILLET 1987

Marcel Favard "jouant" du perçoir à archet (Ph. G. Roy)

Champagne-Ardenne.

Notre Champagne-Ardenne est vaste. Par la volonté des Révolutionnaires, elle se trouve divisée en quatre départements. C'est déjà beaucoup ! Mais, ce n'est rien au regard des "régions" que chacun d'entre nous reconnaît ! Perthois, Argonne, Montagne de Reims, Briennois, Pays d'Othe, Bassigny, Der, Châlonnais, Pays de Langres, Vallage, Thierache, Tardennois, Barrois, etc., etc...

Notre souci est de faire en sorte que chacun puisse découvrir et apprécier cette diversité qui fait le charme et peut-être même l'identité de notre Région. Avec six revues par an, il nous est, hélas, impossible d'en faire la "revue annuelle" ! Mais si Dieu — et l'Argent — nous prêtent vie, nous espérons bien en faire le tour...

Gilbert ROY.

Crédit photographique :
Photographies anciennes de M. Favard
Outillage, Gilbert Roy

SOMMAIRE

Editorial 1
Un apprenti coutelier 3
Mémoires et souvenirs 11
Le village de Forcey 15
Histoires de boutique 19
Glaude et Marie 26
Bel en cheit 27
Lijou 29
Abonnements 31

FOLKLORE DE CHAMPAGNE, revue des Arts et Traditions populaires de la région Champagne-Ardenne, est une édition de la Société des amateurs de folklore et arts champenois, association Loi 1901, SIRET 333611515 0011, APE 9723, agréée Jeunesse et Sports n° 10.7/10.08.66. CCP 2.21 R Châlons-sur-Marne. Siège social : Les Grandes Chapelles, 10170 Méry-sur-Seine. Antenne Marne : 40, rue des Artisans, 51000 Châlons-sur-Marne.

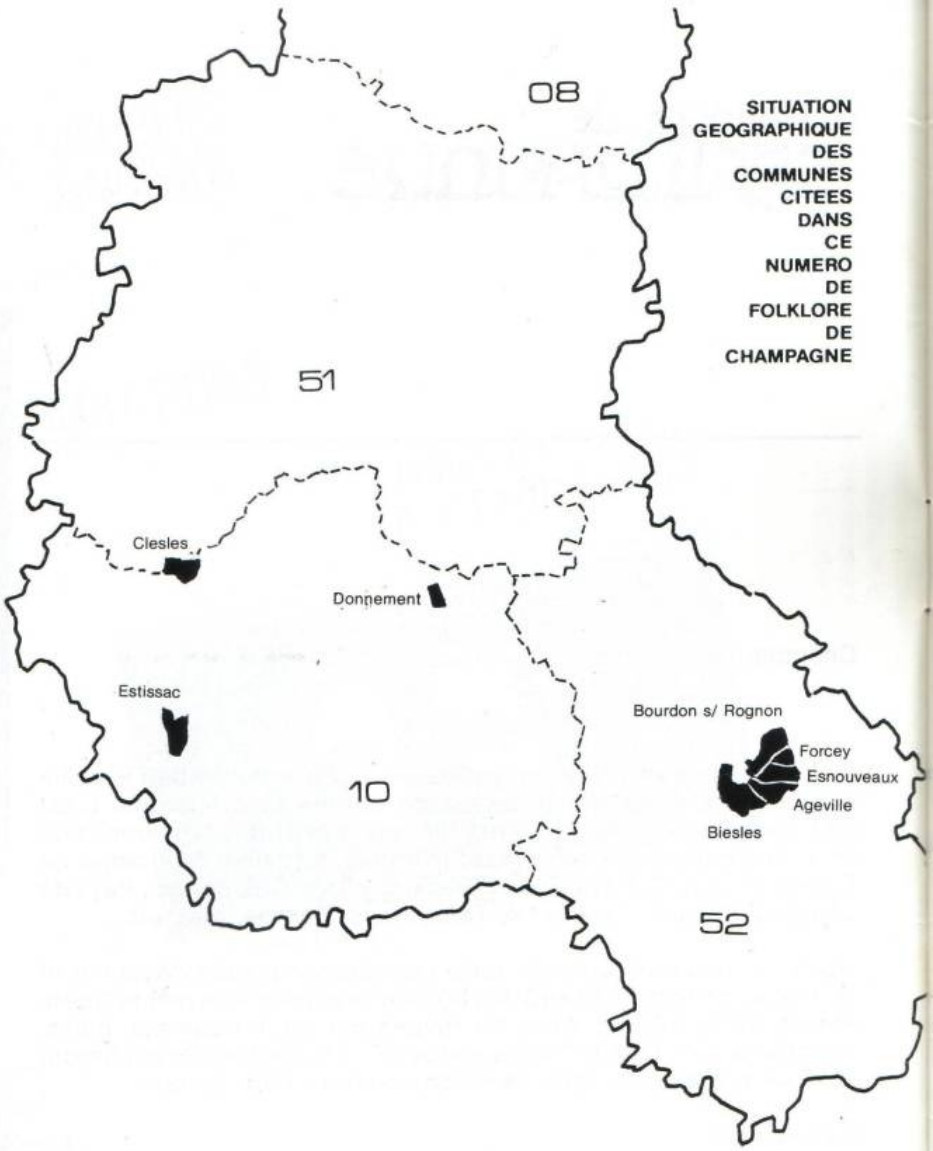
Conseil d'administration : Président d'honneur Jean Daunay. Président Jean-Claude Pierson. Vice-président Jacques Labarre. Directeur régional Gilbert Roy.

La Safac est subventionnée par le Conseil Général de l'Aube et la Ville de Châlons-sur-Marne.

Directeur de la publication Gilbert Roy. Secrétaire Michèle Andrieux. Trésorier Gérard Berthier. La rédaction n'est pas responsable des textes et photos reçus qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. L'envoi de documents implique l'accord de leur auteur pour leur libre publication. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans but publicitaire. Toute reproduction des textes, photos et dessins publiés est interdite sauf autorisation écrite de l'éditeur.

Commission paritaire n° 53035. Maquette et mise en page Gilbert Roy. Photocomposition Lysiane Mangeot, Spiral Photogravure. Impression offset Imprimerie Leducq S.A., 51000 Fagnières. Imprimé en France.

Ce label signale les vignerons, commerçants, artisans, industriels, qui apportent un soutien financier à la Safac. Pensez à eux pour vos achats.



SITUATION GEOGRAPHIQUE DES COMMUNES CITEES DANS CE NUMERO DE FOLKLORE DE CHAMPAGNE

La Pierre Bernard

Un apprenti coutelier

au début du siècle

Marcel FAVARD

Nous étions à quelques mois de l'effroyable tuerie que sera la guerre de 14-18. Je venais de passer avec succès l'examen du certificat d'études primaires. Reçu deuxième du canton d'Andelot, j'avais eu, comme prix, une pièce de 5 F en argent. C'était beau pour l'époque ! Un peu plus tard, ma grand-mère m'en donna une autre. Ce sont des souvenirs que j'ai toujours conservés car ils étaient ma première récompense.

Le premier au C.E.P. avait eu les mêmes notes que moi mais, il était le fils de l'instituteur. J'ai toujours pensé qu'on lui avait — tout naturellement — donné la priorité...

Je voulais continuer mes études. Sur les conseils de l'instituteur, j'ai donc passé l'examen des "Bourses" à Chaumont. Il y avait alors beaucoup de favoritisme, de "piston" et, sur une trentaine de candidats, il n'y eut que cinq bourses d'attribuées. Le petit campagnard "sans relation" que j'étais, est donc passé à côté... Le coût des études complémentaires étant trop élevé pour mes parents, je suis rentré à la maison, bien déçu...

Pendant quelques mois, je suis retourné à l'école communale de Forcey. Mon bon instituteur, M. Colliot, me donnait des leçons particulières. En 1915, il fut mobilisé. J'abandonnais les études.

A cette époque, il fallait travailler dès le jeune âge. Mes parents décidèrent de me mettre en apprentissage chez mon grand-père Ludovic Moussu, coutelier à Donnemarie. Son atelier, sa **"boutique"** comme on l'appelait, se trouvait dans un petit bâtiment servant aussi de "chambre à four", avec un vaste four à pain de ménage bâti au fond de l'appentis. Des établis faits de plateaux assez épais, sur lesquels étaient fixés trois gros étaux à pied, étaient éclairés par deux grandes fenêtres à petits carreaux, comme on en faisait à cette époque. C'est là que j'allais apprendre le montage des couteaux de boucher, auprès de grand-père et de l'oncle Pierre.

Ce qui m'avait d'abord frappé en pénétrant dans la boutique, c'était une grande roue entièrement en bois et curieusement cloisonnée. Elle représentait en somme une sorte de cage circulaire de 1,80 m de diamètre et de 0,45 m environ de large. Mon grand-père m'expliqua qu'autrefois elle était actionnée par un chien enfermé dans la roue. Le "chien-tourneur" disparu, on avait alors adapté à cette roue une manivelle que tournait ma grand-mère...

Par l'intermédiaire d'une fine cordelette appelée "cordeau" — une courroie de cuir aurait été trop onéreuse — cette grande roue transmettait la force motrice à une meule ou à une "polissoire" logées dans un petit auget au fond de l'atelier.

Grand-père avait d'abord fabriqué de toutes pièces des couteaux de poche. Il lui fallait forger les lames, les ajuster, les tremper, leur donner le tranchant avec une petite meule puis les polir, d'où l'utilité de cet appareillage. Mais ce travail n'étant plus rentable du fait de la concurrence de la région de Thiers — où, déjà, ces couteaux étaient produits mécaniquement — il lui fallut se "reconvertir" (suivant l'expression moderne) et il s'était mis au montage des couteaux de boucher. La grande roue n'était plus qu'un objet de curiosité de ma part et serait sans doute aujourd'hui, une pièce de musée.

Autrefois chaque maison avait sa boutique. Chaque ménage élevait vaches, porcs, poules, lapins et cultivait quelques champs. Pendant les périodes creuses et lorsque les travaux des champs étaient moins prenants, chacun devenait coutelier ou ciselier. On sait que la région de Nogent a toujours été réputée pour sa coutellerie.

Marcel et Gaston Favard en 1908

On ne connaissait ni les vacances, ni les congés payés. On travaillait tout le temps, sauf le dimanche matin pour aller à la messe. Personne ne se plaignait et je conserve de cette époque de mon enfance, des souvenirs que je revois avec émotion.

Par exemple le trajet de Forcey à Donnemarie que nous faisions à pied avec ma mère et mon frère Gaston, par des chemins de traverse caillouteux, suivant le bord du Rognon, sous le grand soleil de l'été, avec de mauvaises chaussures. Presque dix kilomètres !... Nous avions nos points d'eau, nous connaissions ces petites sources qui jalonnaient le parcours. Avec quel délice buvions-nous cette eau si claire, si pure et non encore polluée...

La route faisait une grande courbe pour entrer au village, mais un petit sentier partait rejoindre le haut du pays (la rue de la charme) où demeuraient les grands-parents. Ce raccourci passait le long de la première maison. Venant de la fenêtre grande ouverte, on entendait le crissement de la lime sur l'acier. C'était un vieil ouvrier qui ajustait et rectifiait des ciseaux bruts de forge. Il portait une veste noire luisante de crasse, une barbe de huit jours — les gens de la campagne ne se rasant qu'une fois par semaine — et de petites lunettes ovales à monture d'acier. Ma mère le connaissait bien et lui faisait un "brin de causette" « *Comment allez-vous ? le travail est-il suffisamment payé ?* » Je me souviens toujours de sa réponse en patois du pays : « **Mâ ouin, j'sons content, n'en n'y ai d'l'argent, pâ l'airmaile !** »
(Mais oui, je suis content. J'ai de l'argent plein l'armoire)

Dans mon cerveau d'enfant j'avais trouvé cette réponse tellement contradictoire avec son état de pauvreté que, sitôt arrivé, j'en avais fait part à ma grand-mère Hortense. Elle me répondit : « **Coch'te don ! l'ô pauv' comm' Job, on l'appelle Chalet l'mentô** »
(Tais-toi donc ! Il est pauvre comme Job, on l'appelle Chalet le menteur).

On utilisait beaucoup de sobriquets à Donnemarie. D'ailleurs je n'ai guère connu les vrais patronymes. C'était *Chalet-le-menteur, chez Le Messager, chez Gaillet, chez Joujou, chez Marilotte, chez Monmon, la tante "La Brune"* qui était rousse !, *La Pointue,* une femme de lessive qui, par tous les temps, allait à la fontaine au bout du village, descendant et remontant la côte rapide et caillouteuse avec sa hotte pleine de linge. Il y avait aussi *Mon-Dieu-l'peût* (Mon Dieu le laid), *Le Marottin, La Gougeotte, Canne-Glisse,* un handicapé qui, un soir de beuverie, était tombé en disant « *c'est ma canne qui a glissé* », *Marie Batisto, Le Calso, chez Titiss* et, comme le grand-père se nommait Ludovic, les habitants de ce charmant village disaient « *On va chez Lovic !* ».

Face à la maison des grands-parents, il y avait une grosse maison de culture : chez Titiss. Un soir d'été, nous avons entendu, venant de la cour, des cris, des exclamations, suivis de la fuite éperdue d'un jeune voisin, permissionnaire, revenu du front de Verdun. Et le pauvre papa Titiss qui répétait « **J'm'y étendô ! Ça n'm'ai pas surpris !** »
(Je m'y attendais, cela ne me surprend pas !)
La raison de cet esclandre ? Ayant entendu du bruit sur le grenier, le Titiss avait trouvé sa fille Jeanne en galante compagnie avec le bouillant permissionnaire, sur le tas de foin complice...

Mais, laissons cet amusant intermède et revenons au travail...

Je n'étais pas assez haut pour travailler à l'étau et grand-père m'avait fabriqué une sorte d'escabeau. Mon travail consistait à arrondir les manches avec la râpe. J'avais très peur de me couper les mains avec les lames solidement rivées à ces manches. Il y en avait de très longues, jusqu'à 12 pouces ! Ces lames étant toujours mesurées en pouces selon l'ancienne coutume.

En plus du travail d'atelier, déjà dur pour un gamin de quatorze ans, j'allais de temps à autre aider au bêchage du jardin ou au façonnage du bois de chauffage. Au printemps, il fallait faire l'échardonnage des blés, c'est-à-dire couper les chardons un à un, en respectant les tiges de blé. On faisait ce travail avec un **sâclot** tiré d'une vieille lame de faux de 3 cm environ, affûté au bout et emmanché d'un long manche.

Les grands-parents avaient quatre vaches que j'allais souvent conduire au clos, sur la route d'Essey-les-Eaux. Quand grand-mère faisait la traite, j'avais toujours droit à un grand bol de lait crèmeux qu'elle puisait dans le seau de la traite, avant de le verser dans le grand récipient ventru de l'écrèmeuse. Je revois encore cet appareil à socle de fonte fixé par quatre boulons aux pavés de la cuisine, avec sa marque en relief « Alfa Laval » et ses deux tubes nickelés, un pour la crème, l'autre pour le petit lait destiné aux cochons.

J'entends encore la voix de ma grand-mère résonner à mes oreilles « *Allons mon gâchon, viens tourner le lait !* ». J'étais heureux d'entendre le ronronnement de cette machine. Ce n'était pas fatigant car il y avait une grande manivelle. Je me souviens de cette crème, obtenue avec l'écrèmeuse de cette époque, onctueuse, épaisse, recueillie dans de grands pots de grès bleuté avec des décors plus foncés sur les flancs. Ils servent aujourd'hui en décoration dans les intérieurs modernes et cette crème n'avait rien de commun avec celle vendue actuellement dans des petits pots de plastique par le crémier du coin sous la dénomination de "crème fraîche".

Tous les quinze jours environ, il fallait battre le beurre. Dans une baratte, on versait la crème qui se transformait petit à petit en motte de beurre. Mais, ça ne se faisait pas tout seul ! Il fallait tourner la manivelle de la baratte pendant près de deux heures ! Et plus la motte épaississait, plus il fallait se cramponner à la manivelle pour travailler le beurre en formation. La dernière demi-heure était vraiment très pénible pour mes bras d'enfant...

Le beurre était ensuite pétri par grand-mère qui lui donnait la forme d'un beau pain oblong décoré avec les dents de la fourchette. Ce pain de beurre était ensuite enveloppé dans une grande feuille de rhubarbe ou de chou car on ne connaissait pas le papier sulfurisé.

Hortense et Ludovic Moussu dit "Lovic", les grands-parents de Donnemarie vers 1895

Tous les mardis, grand-mère et les dames du village, partaient à pied au marché de Nogent en Bassigny, les bras chargés de leurs productions : beurre, œufs, lapins, volailles. Le commerce y était libre de taxe. Mais il fallait partir de bonne heure pour être bien placée et pouvoir offrir ses produits aux clients parfois tatillons, souvent marchandeurs. On y trouvait aussi des vendeurs de tissus, de vaisselle, etc... Si les affaires avaient été bonnes, la ménagère pouvait s'offrir soit un beau tablier, un **dvantin** comme elle disait, soit un fichu "mantille" pour mettre sur la tête.

Ma grand-mère, une très brave femme, travaillait dur : les champs, le bétail, la préparation des repas et le pétrissage de la pâte pour le pain, une fois tous les dix jours...

En 1916, les nouvelles étaient rares. Elles n'étaient colportées que par le facteur ou par quelques permissionnaires peu loquaces. Dans ce village perdu du Bassigny, presque isolé sur sa colline rocheuse, la jeunesse mobilisée, il ne restait que les femmes et les vieux. Il y régnait un calme tranquille. Chacun vivait sur lui-même, sauf pour quelques denrées et les restrictions de l'époque n'affectaient pas la plupart des habitants.

Les grands-parents cultivaient leurs champs qu'ils ensemençaient en colza pour les uns ou en navette pour les autres. Après la récolte, les "petites graines" étaient confiées à l'huilerie d'Esnouveaux qui leur rendait une bonne huile jaune et grasse avec laquelle grand-mère faisait des salades et des frites qui ne ressemblaient pas à celles d'aujourd'hui.

Grand-père avait beaucoup de patience avec moi. Je n'avais jamais tenu un outil. Il me montrait comment arrondir le manche du couteau de façon régulière, la manière d'incliner la lime pour y parvenir, la façon de frapper avec le marteau pour river le fil d'acier doux sans taper à côté et sans marquer le bois et, toutes les petites astuces du métier.

N'étant pas assez robuste pour faire une journée continue de dix à onze heures de travail, j'étais heureux d'aider aux petits travaux de la maison. J'allais cueillir des fruits au verger pour les tartes que l'on cuisait au four, quand les miches en étaient retirées, j'apportais le bois pour le fourneau, j'essuyais la vaisselle... Les jours et les mois passaient vite, toutes ces choses étant nouvelles pour moi.

Tous les quinze jours environ, avec le grand-père, nous allions à l'Usine de la "Forge du Bas", distante d'à peu près 6 km pour livrer le travail fini et rapporter lames et quillons pour le montage. Henri Bourcelot, notre proche voisin, travaillait également pour cette usine. Il nous accompagnait et profitait donc de notre robuste voiturette à deux roues et rayons de bois cerclées de fer, réduction des carrioles de cette époque, construite de toutes pièces par le charron-maréchal du village, qui était aussi l'oncle de ma grand-mère. On le surnommait *"Brûle-fer"*, pourtant c'était presque un artiste dans son métier et cette petite voiture serait maintenant, elle aussi, une pièce de musée.

Turco, un gros chien de berger, traînait cet attelage. Les couteaux terminés étaient soigneusement emballés par douzaines et suivant les tailles, rangés dans le caisson de la carriole avec ceux du voisin.

Nous partions de bonne heure. Il fallait être rentré pour le repas de midi. Nous ne pouvions pourtant aller bien vite du fait du mauvais état du chemin. La pauvre voiturette rebondissait dans les ornières et sur les cailloux. Il y avait pourtant de la gaîté et le voisin Bourcelot chantait à tue-tête des chansons gaillardes que je ne comprenais qu'à demi...

Un certain jour où nous partions à "La Forge" en suivant la voiturette attelée de Turco, au lieu-dit "La friche du Plein", à l'entrée du bois, au dessus de la rude côte du "Magnien", voilà qu'un gros lièvre débouche des buissons et traverse la route devant le nez du chien ! Celui-ci bondit aussitôt à la poursuite du lièvre, traînant la pauvre carriole à fond de train par le champ labouré ! Le grand-père s'arrachait les cheveux en voyant voltiger dans la nature ses paquets de couteaux si bien emballés. Il eut beau appeler « *Turco ! Turco ! Ici !* » le chien ne s'est arrêté qu'à la lisière du bois où le lièvre disparut...

Après six mois d'apprentissage, je me débrouillais assez bien pour façonner les manches. Bien sûr, il y avait eu quelques crans sur les crosses. Il fallait avoir beaucoup de souplesse dans le poignet pour tenir la lime ou la râpe de façon à former un arrondi parfait. Si l'outil tournait sur la "carre", il marquait le bois déjà poli d'une raie difficile à rattraper. Grand-père, patiemment, réparait ma faute et grondait un peu, en disant "**Tu n'fro guè aitention !**".
Tu ne feras jamais attention !

Grand-mère me gâtait. Quand elle cuisait le pain, il y avait toujours une galette, une tarte aux fruits de saison, un bon bol de lait frais et des confitures pour moi.

Malgré tout, ma pensée s'envolait souvent vers mon Forcey natal, vers mes parents et mon frère Gaston. Je regardais fréquemment du côté de l'Ouest, là où je situais mon village, mais il n'y avait pas de moyen de locomotion. Il m'aurait fallu partir à pied et, seul, ce n'était pas possible. Et puis il y avait le travail, l'atelier, les champs, le jardin... Je recevais une lettre de temps à autre et grand-mère s'apercevait bien que j'étais "en mal" comme on disait. Mais, un beau jour...

Souvent une personne du bout du village venait chez grand-mère. Elle était vaguement cousine, s'appelait Paula, était assez forte, tout de noir vêtue et, détail que je n'ai pas oublié, elle avait de la barbe ! Oui, de la moustache, presque comme un homme. Les dépilatoires étaient inconnus !

Quelques temps auparavant, elle avait perdu son mari, un capitaine, disparu dans la grande tourmente de 14-18. Elle n'avait pas de famille proche, pas d'enfants, et souffrait beaucoup de sa solitude. Souvent il y avait des "parlottes" avec grand-mère. Je n'avais pas pu saisir leurs conversations, elles se taisaient dès que j'arrivais dans la cuisine.

Et un matin, vers 10 heures, j'étais à la cuisine avec grand-père et mon oncle. Nous avions l'habitude de "casser une petite croûte" à cette heure. Voilà que je vois, traversant la cour, Paula qui poussait une bicyclette... le vélo de son défunt mari.

« *J'ai voulu t'en faire la surprise,* me dit grand-mère, *je viens d'acheter pour toi, cette bicyclette* ».
« *C'est la bicyclette de James,* me dit Paula, *je suis contente que ce soit toi qui t'en serves* ».

Je n'ai rarement été plus heureux qu'à cet instant-là !

Mais voilà, James était très grand et le vélo avait un cadre de 60 cm ! Comment allais-je faire ? Sans compter que je n'étais jamais monté sur une bicyclette !

C'était une bonne bécane de l'époque, une "Peugeot" émaillée noir avec de grandes roues de 700, des garde-boue en bois verni ornés de filets noirs, un guidon nickelé, demi baissé dit "chapeau de gendarme", un frein sur pneu à l'avant et un autre à rétro-pédalage dans le moyeu arrière, modèle "New Departure". Il avait aussi une belle selle avec ressorts nickelés et coussins recouverts de cuir. Par la suite elle devint... fort dure ! Une sacoche de cadre, triangulaire, avec pompe, démonte-pneu, clé à œil pour le démontage des roues, nécessaire de réparation dans une petite boîte en fer à couvercle à charnières, contenant une feuille de caoutchouc mince et un tube de dissolution — tout desséché ! On ne parlait pas encore de rustines... La machine était à l'état neuf, n'ayant que très peu roulé du fait du départ aux Armées de son propriétaire.

Donc, le dimanche suivant, avec une certaine appréhension, je partis sur la route de Ninville car la rue du village était trop en déclivité pour un débutant.

Bien que descendue au maximum, la selle était haute, trop haute pour ma taille. J'avisais, bien rangés sur l'accotement, tout en bordure du chemin, de gros troncs d'arbres, des "grumes", qui attendaient là leur transport à la scierie. Ce sont ces arbres qui me servirent d'escabeau. Une fois en selle, je donnais un vigoureux coup de pédale et me voilà parti, caracolant quelque peu pour tenir l'équilibre, mais enfin, ce n'était pas trop mal. Au bout de quelques centaines de mètres, je pensais à m'arrêter. Le frein arrière étant à rétro-pédalage, il fallait donc pédaler en arrière pour stopper la machine. Il y avait également un petit levier, sous la poignée du guidon, pour le frein avant...

Que se passa-t-il ?

Probablement qu'ayant trop serré le frein avant, la roue s'est bloquée. Je me suis trouvé propulsé dans l'herbe, heureusement assez haute, de l'accotement et la bicyclette est allée se coucher un peu plus loin !...

Mais j'avais la volonté d'apprendre et je recommençais maintes fois mes essais. C'est ainsi qu'à la fin de l'après-midi, j'arrivais, pédalant, jusqu'à la cour de la maison des grands-parents, un peu courbaturé par quelques chutes mais "heureux comme un roi" !

Après quelques autres séances d'entraînement, je suis enfin arrivé à rouler correctement et, un certain samedi, grand-mère me dit : « *Vas donc à Forcey demain et tu reviendras lundi.* »

J'étais doublement heureux de revoir mes parents et mon frère et de leur présenter mon nouvel engin.

Il n'y avait pas encore de voitures automobiles à cette époque et la route était libre mais, c'est avec de multiples recommandations des grands-parents que je partis. Lanques sur Rognon, Ageville, Esnouveaux, les quelques dures montées du parcours furent gravies à pied car le vélo avait un grand développement mais pas de dérailleur ! Il n'avait également ni éclairage, ni porte-bagages et grand-mère m'avait remis un paquet de beurre et fromage, bien emballés dans une solide boîte en

carton, que j'avais ficelée au guidon. Les "sandows" étaient encore inconnus...

Quelle joie lorsque je revis mon village de Forcey, la maison paternelle et tous les miens. Mais ces deux jours passèrent si vite que déjà c'était le retour...

Repassant par Ageville, ma mère m'avait dit « *Passe donc voir ta tante Jeanne, elle sera contente de ta visite.* » Mais cette tante habitait, avec l'oncle garde-forestier, une maison isolée à l'écart du village, sur la route de Biesles. Au retour, il y avait un virage "en épingle à cheveux" pour rejoindre la route de Nogent et une petite descente avant ce dangereux tournant. J'allais certainement trop vite. Je suis allé percuter un gros frêne en bordure de la route. Le choc fut assez rude. Mon genou cogna contre le tronc et je me retrouvais au fossé.

Bien qu'un peu étourdi, ma première pensée en me relevant, fut pour ma bicyclette. La fabrication de ce temps était tellement robuste qu'elle n'avait aucun mal. Il n'en allait pas de même pour mon genou qui me faisait souffrir. Je pus tout de même repartir. Si les premiers coups de pédales furent douloureux, au bout de quelques kilomètres, j'avais presque oublié ce petit accident. Mais c'est cependant avec beaucoup de prudence que je descendis la rue de Lanques sur Rognon, très rapide, elle aussi, avec deux virages dangereux vers l'église.

Je ne soufflais mot du choc dans l'arbre aux grands-parents. Ils voyaient bien que je traînais un peu la jambe mais, ils sont convenus que c'était la fatigue du pédalage. Cependant, le lendemain, le genou était enflé et il m'a bien fallu avouer à grand-mère ma chute du tournant d'Ageville... Au bout d'une huitaine de jours et grâce aux compresses de sa fabrication, ce n'était heureusement plus qu'un mauvais souvenir...

Le cours de la vie avait repris avec les alternatives des travaux à l'atelier et au dehors. J'allais aider à la fenaison avec le rateau de bois, retourner et répandre les andains dans le "Grand Pré", au bord du Rognon et au "Pré du Pont". En ce lieu-dit je n'ai d'ailleurs jamais vu de pont ! Sauf une profonde excavation en bordure de chemin. Excavation paraît-il dangereuse car, plusieurs personnes, selon le récit de grand-mère, n'avaient jamais pu atteindre le fond en sondant avec de grandes perches... Peut-être était-ce la résurgence d'un cours d'eau souterrain ? Mais personne n'avait cherché à savoir.

Esnouveaux, les grands-mères vers 1880

Le grand-père et l'oncle fauchaient toutes ces prairies à la faux. Ils partaient dès quatre heures du matin. A midi, j'allais, avec grand-mère, leur porter la soupe. Elle emportait un grand chaudron à anse contenant la potée mijotée avec tous les bons légumes du jardin. Un compartiment s'encastrant dans la partie supérieure du récipient contenait le lard et le petit salé. C'était, bien sûr, le plat unique mais, ô combien savoureux ! Pour nos faucheurs assoiffés, il ne fallait pas oublier la bouteille de vin tenue au frais dans un linge mouillé et la "**bure**" d'eau puisée à la "Fontaine du Bas". Après leur repas, ils s'accordaient deux heures de repos, le temps de laisser sécher le dessus des andains au grand soleil. Ensuite, avec grand-mère, nous retournions et fanions l'herbe fauchée du matin. Je me rappelle encore cette odeur de foin coupé. Quand il faisait beau, ce travail durait une semaine mais, certains étés pluvieux nous obligeaient parfois à retourner le foin plusieurs fois pour parvenir à un bon séchage.

Grand-père avait dépassé la soixantaine. Il était assez grand, osseux et quelque peu voûté. Je l'admirais beaucoup pour son habileté à travailler avec des outils rudimentaires qu'il fabriquait lui-même. Par exemple, le manche de couteau refendu à la scie, la soie de la lame entrée, à force, dans ce logement, il fallait percer l'ensemble de 2 ou 3 trous, suivant le modèle, pour poser les rivets. Avec un "**violon**" de sa fabrication, il effectuait ce travail aussi rapidement que l'oncle Pierre qui, lui, possédait une petite machine. Il avait choisi un bâton de cornouiller, bois dur et flexible, dont la courbure formait une sorte de poignée. Un petit câble en corde était fixé entre la "poignée" et l'extrémité de cet archet. Il enroulait ce câble autour de la bobine en bois du foret. La flexibilité de l'archet tendait alors la corde. En imprimant un mouvement de va et vient au "violon" il faisait tourner la bobine qui entraînait le foret. Ce dernier était appuyé fortement contre la pièce à percer par l'intermédiaire d'une "**conscience**", sorte de plaque ventrale fixée par une courroie de cuir sur l'estomac du coutelier. Le manche était vite transpercé !

La machine de l'oncle Pierre était fixée sur l'établi par un socle de fonte. Elle était munie d'une petite manivelle et d'un volant supérieur pour la descente du foret. Un engrenage commandait un petit pignon qui, à son tour, entraînait un axe porteur du mandrin serrant la mèche hélicoïdale de 2,7 mm, dite mèche américaine. Cette machine était bien plus compliquée que le simple "violon" de grand-père !

On ne jetait rien : le fond d'un vieux bol cassé, rempli d'huile de colza, servait au graissage de la mèche à chaque perçage. Parfois il arrivait que la soie de la lame ayant été plongée trop loin dans la "trempe", le foret s'émoussait. Pour percer, il fallait alors "recuire" la lame à la forge. Travail délicat car il ne fallait pas la "bleuir".

Rien n'était perdu. Les chutes de bois provenant de l'ébauchage des manches ainsi que la sciure produite par la râpe et la lime, le "**poussot**", servaient au chauffage de la boutique pendant l'hiver. On les brûlait dans un antique fourneau rond, en fonte, dont le couvercle était surmonté d'une boule de cuivre. Il répandait une douce chaleur. Nous travaillions en bras de chemise car le façonnage demandait un certain effort. Le poussot altérait grand-père qui buvait beaucoup d'eau dans le bassin de cuivre, la "**casse**", suspendu près de l'évier de la cuisine, en disant « **J'aivo tè sô !** »
« J'avais très soif ».

Durant les brèves journées de la mauvaise saison, grand-père et l'oncle Pierre travaillaient tard, après le repas du soir, à la lumière d'une lampe à pétrole. La journée était de 12 heures pour tous les ouvriers, pourtant je ne retournais pas à la boutique le soir. Je restais avec grand-mère pour égrener des haricots ou "**écaler**" des noix (C'est-à-dire enlever leur coque de brou). Souvent quelques voisines venaient, jacassaient, rapportaient les menus potins du village. Grand-mère faisait des gaufres sur le grand feu de la cheminée et servait un café — très léger vu sa rareté — tandis que le sucre était remplacé par de petites pastilles blanches dites "saccharine".

Avec la neige, le temps froid, les oiseaux se rapprochaient des habitations. Moineaux, merles, venaient sautiller devant la fenêtre de la boutique et l'oncle Pierre leur jetait des graines. Mais, ce n'était pas dans un but avouable !...

Un jour ayant quitté la table, pendant le repas de midi, avant la reprise du travail, je suivis l'oncle qui filait au jardin. Devant les fenêtres de la boutique, je le vis qui enlevait la neige sur une surface d'environ deux mètres carrés et qui sortait, d'un coin de la grange, le "**prinet**", sorte de cadre de bois garni de treillage, d'environ un mètre carré, servant, pendant l'été à barrer la porte d'entrée pour que les poules n'envahissent pas la cuisine. Ayant posé cet appareil incliné et soutenu à son bord supérieur par un morceau de bois placé en arc-boutant, il tendit une longue ficelle qui allait de ce piquet à la boutique en passant par un trou du mur. Il répandit ensuite une couche de "menue-paille" et quelques poignées de grains de blé puis rentra vite reprendre son travail.

Le piège n'eut pas de succès l'après-midi.

Le lendemain quelques moineaux s'y aventurèrent et, quelques jours plus tard, toute une bande d'oiseaux s'abattit sur les graines. Vivement, l'oncle tira sur la ficelle. Le prinet se rabattit sur les oiseaux devenus prisonniers. Mais, grand-père voyant la scène, se fâcha et fit rendre la liberté aux oiseaux en disant à l'oncle « **Fais don tes coutés ! Ça vaudro mêu !** »
« Fais donc tes couteaux ! Ça vaudra mieux ! »

Dans ce village de Donnemarie, sur son plateau rocheux balayé par les vents, avec ses chemins aux ornières profondes et toutes ces pierres de calcaire dur qui roulent sous les pieds et sur lesquelles le soc de charrue butait et rebondissait, combien de choses étonnantes pour le gamin que j'étais !... Ces pierres en forme d'escargot, de coquille St Jacques, appelées fossiles, que l'on trouvait dans le grand champ du "Poulmont", ces énormes tas de pierres parfois presque établis en carrés et appelés "**meurgers**". Combien de mètres cubes y avait-il dans ceux de la "Vigne de chez Joujou" ? Quels bagnards avaient pu ramasser tous ces tas monstrueux ? Il y en avait un surtout qui frappait mon esprit d'enfant, au lieu-dit "Parties Bitors", dans le champ où grand-père plantait des pommes de terre. C'était un énorme cube de pierre, une sorte de mausolée, de 2 mètres de haut et de 5 m. de côtés, fait de pierres empilées avec un certain art. Quand je posais des questions à son sujet, grand-père me répondait seulement « **To é meurger** » « C'est un merger ».

A quelques distances de ce champ "au meurger", en direction du bois, il y avait un ravin, "Le Val d'Orsois" au fond duquel coulait un petit ruisseau où nous allions cueillir du cresson. Une antique chapelle était bâtie dans ce lieu sinistre. Il y avait aussi une vieille ferme où j'étais allé quelques fois avec l'oncle pour faire réchauffer le repas de midi, lorsque nous travaillions au bois. Un couple âgé habitait ce lieu isolé, très accueillants dans leur simplicité et heureux de recevoir quelques rares visiteurs...

Au bout d'un an et demi d'apprentissage, je suis revenu à Forcey, chez mes parents. Gaston, mon frère cadet de deux ans, devait travailler avec moi. D'apprenti, je devins, un peu inquiet tout de même, patron, du jour au lendemain. La chambre à four, petit bâtiment au fond du jardin, avec son vaste four à pain, fut notre atelier, bien éclairé grâce à ses deux grandes fenêtres.

Lambert dit *Komoko* — pourquoi ce surnom ? — nous installa deux robustes établis : d'épais plateaux de hêtre de 6 cm d'épaisseur que ce Lambert, vieux forgeron du bout du village, fixa par de fortes barres de fer, face à chaque croisée.

Papa nous acheta deux étaux d'occasion, ainsi qu'une petite machine à percer à main venant d'une veuve de Bourdons dont le mari coutelier avait été tué à la guerre. Le petit outillage, forets, limes, râpes à bois, que le vieux forgeron ne pouvait pas fabriquer fut acheté à Nogent à la quincaillerie Dansac aujourd'hui disparue.

Et nous sommes partis à pied, les jours suivants, mon frère et moi, sur le petit chemin en bordure du Rognon, jusqu'à la "Forge du Bas" par Esnouveaux le Bas, le Moulin Morel, le Moulin d'Ageville, la Ferme de Roco (aujourd'hui rénovée et résidence de M. Cahoreau) et la Forge... Le patron, M. Abel Renard, maire de Lanques à cette époque, nous confia quelques douzaines de lames soigneusement emballées ainsi que les plots de bois de hêtre appelés "**quillons**" pour le montage des manches. Le tout, ficelé dans un morceau de toile de tente américaine, fut suspendu à l'épaule par une solide courroie de cuir et, retour à Forcey par le même chemin. Que la charge se faisait lourde pendant les derniers kilomètres ! Pour nous, gamins de 16-17 ans, fourbus, nous étions heureux de retrouver la maison paternelle.

Notre travail consistait donc à découper le quillon de bois suivant un modèle avec une petite scie à main pour donner la forme du manche. Ensuite on refendait l'ébauche pour y introduire la soie de la lame en la forçant à légers coups de marteau. Avec la perceuse à main on forait 3 trous traversant le tout et, avec du fil d'acier — que nous fournissions ! — on rivait l'ensemble. Avec une râpe nous arrondissions le manche serré dans l'étau par la "mordache" pour ne pas l'écraser. Nous polissions ensuite à la lime bâtarde puis, à la lime douce. Sur les modèles de qualité supérieure, le manche était en bois des îles ou même en corne, monté avec rivets "à rosettes", petites rondelles de cuivre fournies, comptées, par le patron. Elles étaient enliassées pour une douzaine de manches et il ne fallait pas en laisser tomber sous l'établi !

Avant de livrer les manches, nous les passions à l'huile de colza pour les teinter et, devinez avec quoi ? Un pinceau ? Non ! Une patte de lièvre resquillée à un voisin chasseur. Nous ne pouvions utiliser les pattes de lapin car celles-ci perdent leur poil.

Pour tout ce travail de montage, en modèle ordinaire, nous gagnions 8 F par douzaine et nous faisions 3 douzaines par jour ce qui nous permettait de gagner 24 F par jour ! C'était en 1920-21 et, pour l'époque, ce n'était pas si mal... Mais, il fallait travailler sans perdre une minute, de 7 h du matin à 7 h 30 du soir avec un arrêt, juste pour le repas de midi, d'ailleurs expédié rapidement.

Et tous les dix ou douze jours, il fallait repartir à la "Forge" reporter le travail fini et revenir avec lames et quillons pour les jours suivants.

Bien que nous nous appliquions pour satisfaire M. Renard, notre patron, celui-ci, vieil homme à la barbiche blanche et à l'œil perçant derrière ses lunettes fumées, vérifiait l'arrondi de chaque manche et constatait, invariablement, quelques défauts en disant, mi-patois, mi-français « **Rgaide don ci, rgaide don ça** » Cela nous décourageait beaucoup et nous nous demandions tristement « *Que faut-il faire pour le contenter ?!* »

Un certain jour, je m'enhardis à lui demander « *Pour éviter notre déplacement à pied depuis Forcey, vous serait-il possible, avec votre voiture, de nous livrer lames et quillons en reprenant le travail fini, ainsi que le font certains autres patrons industriels ?* » Il me répondit brutalement « *Vous n'avez qu'à prendre un pousse-pousse !* » Sans commentaire...

Alors, en guise de "pousse-pousse" et, sur les conseils de nos parents, c'est notre vieille voiture d'enfant à grande roue qui reprit du service.

Avant d'utiliser notre "pousse-pousse" qui nous obligea à suivre la route, nous passions par le vieux chemin longeant le Rognon. Un beau jour d'été, il faisait très chaud et nous étions partis de très bonne heure. Au retour, peu avant le village d'Esnouveaux le Bas, nous étions tellement exténués que nous nous sommes assis à l'ombre d'un gros sureau et, comme des gosses, nous nous sommes endormis... Quelques heures plus tard, le vieux facteur dit « *Le petit Loup* », nous a trouvés en allant porter le courrier à la ferme du "Moulin Morel". Il nous a réveillés, se demandant bien ce que nous faisions là... à midi passé ! Bien sûr nos parents commençaient sérieusement à s'inquiéter...

L'hiver venu il y eut de la neige et, bon gré, mal gré, il fallut pousser la carriole jusqu'à la "Forge" pour aller porter et chercher le travail. Mais tout a une fin. Un patron de Lanques, M. Henri Ducret, de l'usine du "Moulin" vint nous offrir de nous porter à domicile, avec sa voiture, lames et quillons ébauchés et refendus à l'usine ! De plus il nous proposait un prix supérieur à celui de la "Forge". Nous avons été heureux de quitter ce M. Renard car ce brave M. Ducret appréciait notre bonne volonté...

Au début nous n'avions, pour travailler de nuit, qu'une lampe à pétrole. Ensuite nous avons utilisé une "lampe à carbure" dont l'acétylène donnait une lumière bien supérieure. Enfin ce fut l'électrification des campagnes. C'était un réel progrès car rien n'équivalait la puissance de la lumière offerte par l'électricité...

LE PELERINAGE DE FEVRY EN 1920

La vie reprenait son cours après la terrible tourmente des années passées. Notre nouveau patron, M. Henri Ducret, très sympathique, venait régulièrement avec son auto, nous livrer à domicile, lames et quillons pour le montage. Il fallait refaire les stocks détruits par la guerre. Nous travaillions à plein. Les manches étaient fournis ébauchés et refendus, nous faisions davantage de douzaines et nous avions, de plus, un salaire bien supérieur à celui de l'usine de Bourdons. Les camarades ayant tous des bicyclettes, mon frère Gaston s'en fut chez Coustillet à Biesles acheter un vélo d'occasion repeint à neuf et pouvant — d'après le vendeur — faire encore un long service. Quant à moi j'avais toujours le vélo "Peugeot" que ma grand-mère avait racheté à la veuve de James Ravier. Les dimanches suivants, avec les jeunes de Forcey, André Hanche et Lucien Durocq, nous faisions de belles balades dans la région. Il n'y avait pas encore de routes goudronnées et elles étaient encore défoncées par le trafic des Américains mais cela nous a permis de connaître Domremy, les cascades d'Etuff, Chateauvillain, Bourmont et, bien entendu, cette ville de Chaumont que nous connaissions à peine.

Chaque année, le premier dimanche de septembre, avait lieu le pélerinage du Févry, petite chapelle bâtie près d'Ageville, dans un coin boisé appartenant à l'abbé Defay, à 8 km de Forcey. Ce pélerinage, dédié à la Vierge Marie, attirait beaucoup de monde des environs. La foi était beaucoup plus vive qu'aujourd'hui et la contrée avait été épargnée par la guerre. Il y avait une procession, chacun chantant "Ave Maria" en remerciement. Cette cérémonie était presque toujours favorisée par un beau soleil d'automne.

Les années passées nous allions à pied, avec maman et de nombreuses personnes de Forcey. Nous évitions les méandres de la route en passant par le "Pont Minard", le "Chemin de la Motte aux Moines" et, en coupant à travers champs, nous arrivions à la petite route de Févry. Ce 8 septembre 1920, pas question de partir ainsi car nous avions NOS bicyclettes. Nous avons donc suivi la route par Esnouveaux et Ageville avec sa longue descente sur le "Moulin", pour remonter sur la chapelle. Beaucoup de monde assistait à la cérémonie. Il faisait un temps encore chaud et plutôt orageux. La procession avait suivi le parcours en sous-bois habituel, en chantant les cantiques de Lourdes, tel le « *Chez nous, soyez Reine* ».

Après une dernière prière devant la chapelle, chacun pensait déjà au retour. Mais, avant de se séparer, on se retrouvait entre amis, on s'échangeait les nouvelles en se disant « *A l'année prochaine* ». Comme il y avait foule, nous nous faufilions sur nos bicyclettes entre les piétons et les carrioles attelées de chevaux sur l'étroit chemin descendant à Ageville. Il n'y avait encore — heureusement — que de rares automobiles. Voilà qu'à la sortie du petit bois, un chariot dit "chariot à moisson", fabriqué par le charron du village avec des longerons de bois et quatre roues à rayons de bois cerclées de gros bandages de fer, dont celles de derrière beaucoup plus grandes, tenait presque toute la largeur de la chaussée. On ne recherchait pas le confort et sur ce véhicule, 14 personnes d'Esnouveaux étaient assises sur des bancs de bois.

Mlle Marguerite Piot, de Ormoy lès Sexfontaines, institutrice à Forcey en 1914

Ce chariot attelé conduit par un homme assez âgé et lointain parent de maman, M. Croizier, était donc engagé dans la légère descente. Le cheval trottait pourtant, mais, avec plusieurs camarades, nous voulions les doubler. Les deux copains, me devançant, passèrent de justesse. Je voulus les suivre et, vu l'étroitesse du chemin, faire comme eux, et rouler sur l'accotement herbu.

Juste au moment où je roulais à côté du chariot pour le dépasser, la roue avant de mon vélo partit dans une "rigole" servant à l'écoulement des eaux ! En une fraction de seconde, je fus projeté en avant. Je plongeais sous le véhicule et la grande roue arrière me passa sur le dos, au niveau des reins. L'espace d'un éclair, je me suis senti écrasé, avec l'angoisse de la mort, juste après cette belle journée. Les passagers du chariot ayant suivi l'accident crièrent à M. Croizier « *Arrêtez ! Arrêtez-vous ! Un cycliste vient de passer sous la roue !* ». Assommé par la chute, étendu à plat ventre sur les gros graviers du chemin, je me vis entouré par toutes ces personnes venues à mon secours. Ma première pensée fut de me dire « *Mais ? Je ne suis donc pas mort ?* » Puis, me relevant « *Tiens, je n'ai rien de cassé ?* » Je remuais bras et jambes, tout ahuri de me sentir vivant. Madame Bourcelot de Forcey s'est écriée « *Mais ! C'est le petit Favard de Forcey ! J'ai vu la roue lui passer sur le corps !* » Et avec les autres personnes descendues du chariot de me demander « *C'est vrai que tu n'as pas de mal ?* »

Maman qui venait à pied avec quelques personnes de Forcey, voyant cet attroupement, se précipita et, toute en larmes, apprit mon aventure.

« *Tu vois bien maman, je n'ai pas de mal ! Ne pleure plus* ».

J'avais juste une petite plaie au bas-ventre, sûrement occasionnée par un caillou du chemin.

« *Nous allons passer voir le docteur Laurent. Ne remonte plus sur ton vélo. Si tu peux marcher, viens avec moi par la traverse !* » dit ma mère.

Ayant passé le pont du Rognon, arrivant dans la grande cour du Pont Minard — appelé pompeusement "château" — nous voyons M. Laurent, très brave homme donnant quelquefois des consultations gratuites et ancien médecin-major de l'armée, attablé à l'ombre avec sa fille Jeanne et prenant un rafraîchissement servi par Mlle Augustine, leur bonne. Trouvant notre visite anormale à cette heure, M. Laurent s'en enquit auprès de ma mère : « *Mon fils Marcel vient de passer sous la roue d'un chariot. Vous serait-il possible de l'examiner ? Il a une petite plaie au ventre...* »

M. Laurent était un peu dur d'oreille et il fit répéter à maman ses explications. Il ne comprenait pas qu'après un pareil accident, je puisse être là, devant lui. Ayant examiné ma blessure, il palpa mon ventre, répétant « *C'est l'endroit du péritoine. Je ne vois rien d'anormal. Reviens me voir demain. Si tu urines bien et si tu vas à la selle, il n'y a pas à s'alarmer. Mais tu reviens de loin ! C'est presque incroyable !* »

Le lendemain, après ma seconde visite, M. Laurent fut bien obligé de reconnaître que cela tenait du miracle et que mon accident n'aurait pas de suite.

Aujourd'hui, après tant d'années passées, je revis encore ce tragique accident et l'inexplicable et divine protection que j'ai eue ce jour-là. Oui, je crois que cela fut vraiment un miracle de la Vierge Marie...

Quelques années plus tard, lors du Conseil de Révision, le Major remarquant la petite cicatrice de mon ventre me demanda :

« *Qu'est-ce que cela ?* »

En deux mots, je lui répondis :

« *Je suis passé sous la roue d'un chariot à bandages de fer !* »

Alors, furieux et croyant à une plaisanterie, il me dit :

« *Est-ce que tu te fous de moi ?! Allez ! Service Armée !* »
« *Au suivant...* »

LA SAINT REMY D'ANTAN

Chaque année, le premier dimanche d'octobre, c'est la St Rémy, patron de notre village. Quand nous étions gamins, avant 1914 et ensuite, lorsque cette affreuse guerre fut terminée, c'était l'unique fête de famille qui réunissait, une fois l'an, parents, enfants et vieux de toute la région. Les invitations se faisaient longtemps à l'avance par lettre ou carte « *C'est la fête, on compte sur vous* ». Souvent ces quelques mots suffisaient.

Dès l'avant-veille, les grands-parents de Donnemarie arrivaient avec Hortense « *Bouffi* » dans sa carriole à cheval. L'oncle Albert de Donnemarie venait sur son antique vélo à guidon chapeau de gendarme, corne nickelée à poire en caoutchouc, grandes roues de 700, frein directement sur pneu avant et grand pignon de pédalier, bien différent des légères et fines bicyclettes d'aujourd'hui ! Il en était très fier « *Mon bon Peugeot* » disait-il. C'est à bicyclette également que l'oncle Pierre de Biesles, accompagné de la tante Marguerite portant la petite Jeanne sur le porte-bagages arrière, arrivaient à Forcey.

Venant de Semilly, l'oncle Emile, toujours blagueur, ne manquait jamais ce rendez-vous de la St Rémy et nous avions sa visite dès le samedi. N'ayant jamais eu de vélo, il prenait le train à St Blin pour Chaumont. De là, l'autobus le conduisait à Forcey. Mais au cours de ses haltes forcées, il trinquait et buvait "force canons" et c'est bien gai et un peu **rloché** qu'il montait les escaliers de la maison paternelle !

Un certain jour où il pleuvait "à verse", le vent, soufflant en rafales, avait retourné le grand parapluie bleu de l'oncle. C'est trempé et riant aux éclats qu'il fit son entrée en répétant « *Duch'nock ! Duch'nock !* » Où avait-il bien pu entendre ce mot nouveau ? Mystère...

Mon oncle et parrain, James de Ninville ne vint, hélas, que quelques fois car, mobilisé en 14, il fut tué à N.D. de Lorette. Les cousines de Clinchamp, Berthe, ma marraine et Mathilde, sa sœur, se faisaient conduire par un cultivateur du village.

La semaine précédant la fête était toute occupée par les préparatifs. Dès le lundi, deux gros fagots de bois sec étaient brûlés dans le four pour le réchauffer. Chaque ménage ou presque possédait son four à pain et le boulanger ne livrait pas encore à domicile. On y cuisait ces bonnes grosses miches de pain de ménage et aussi ces brioches — rien qu'au bon beurre — et ces tartes aux quetsches du verger, aux mirabelles, aux pommes, ou ce flan appelé **kmeû** en patois, et les gros rôtis de porc dorés à point... Tous ces mets, ces pâtisseries "maison", ce pain, avaient un parfum, une saveur inimitables que l'on ne peut plus retrouver de nos jours, même dans les restaurants...

La grand-mère Sidonie demeurait seule dans la maison voisine de la nôtre. Le grand-père était décédé depuis longtemps des suites de cette inutile guerre de Crimée en 1854. (Au fait, qu'avait-on besoin d'envoyer là-bas les troupes françaises et surtout des pères de famille ? !). Elle était la première à aider aux préparatifs, à confectionner, doser et réussir la pâte pour le pain, celle, plus complexe, pour la brioche et celle de ces croustillants pâtés garnis de viande longuement marinée. Toutes ces bonnes choses dont se régaleraient les nombreux invités.

Malgré toutes les années passées, le souvenir m'est resté de cette odeur mêlée de pain chaud, de tartes et de pâtés dorés se répandant jusqu'à la rue voisine. Cela faisait dire aux passants quelque peu jaloux « *Qu'est-ce qu'ils vont faire comme fête chez le père Camille !* »

Cette semaine-là était, invariablement marquée par le retour de « *Jacques le Rétameur* ». Il connaissait la date de toutes les fêtes ! Originaire du Cantal, il parcourait la région avec sa roulotte traînée par un vieux cheval. Ce véhicule à la fois salle à manger, chambre à coucher et réserve pour son matériel, était toute sa fortune. Sur la bache noire délavée recouvrant le toit, l'inscription « *Au pauvre Jacques* », bien qu'effacée par les pluies, se lisait encore. Sitôt arrivé sur la place, contre le lavoir, son endroit habituel, sa femme parcourait le village, ramassant dans chaque maison, les couverts pour l'étamage. Ces bons couverts en fer étamé qui servaient dans chaque famille où l'argenterie et "l'inox" étaient encore inconnus.

Ces gens étaient tous deux d'une rare honnêteté et cuillères et fourchettes confiées pour une remise à neuf étaient liées en paquets et délivrées sans reçu car, à cette époque, la parole donnée valait — largement — un écrit. Jamais il n'y avait d'erreur au retour. Comment faisaient-ils pour s'y retrouver sans qu'il n'y ait d'échange entre les lots ? Certainement une grande habitude...

En nous rendant à l'école, nous gamins, ne manquions jamais de rendre visite au rétameur. Son matériel était rudimentaire : un gros trépied de fer supportait une large cuvette contenant le charbon de bois et le récipient contenant l'étain, un gros soufflet actionné par une pédale, envoyait l'air sur le brasero pour fondre le métal, un vieux baquet contenant l'acide et beaucoup de chiffons, c'était là l'attirail de cet ambulant.

Après avoir été décapés à l'acide, les couverts étaient plongés dans le bain d'étain en fusion. Ils en ressortaient brillants comme des sous neufs et il n'en coûtait que quelques francs !

Je n'ai pas oublié non plus, la chanson qu'il entonnait, avec son accent auvergnat, pendant son travail :

« *Chouffle ! Chouffle caramounia !* »
« *Quèque tu veux que je chouffle,* »
« *Y a pu de braijotte !* »

Longtemps après, l'expression est restée « *chanter comme un rétameur de cuillères* » disait-on d'un piètre chanteur...

Les conscrits de chaque année "menaient" la fête. Sur le grand lavoir, au bout de la place, ils installaient un plancher soutenu par de grosses poutres pour le bal des deux jours et pour le "retour" du dimanche suivant. Ils installaient aussi le jeu de quilles, délimité par une barrière de fagots de bois des-

tinée à arrêter les boules. Le manège de petites chaises de la mère Berry, avec son piano mécanique et, parfois, plusieurs boutiques de confiserie, faisaient l'attraction de cette festivité.

Enfin, c'était le grand jour, tant attendu !

Presque chaque année ce début d'octobre était encore chaud et beaucoup de personnes, surtout des jeunes, se rendaient à Forcey ce jour-là, chaque famille ayant des invités. La messe dominicale, célébrée en grandes pompes avec harmonium et chants, attirait une nombreuse assistance recueillie. Rares étaient les gens absents à cette cérémonie ancestrale, nos anciens étant très croyants et pratiquants.

Dans la vaste cuisine, les tables étaient dressées, recouvertes de nappes de toile blanche et du beau service d'assiettes à fleurs qui ne sortaient de l'armoire que ce jour-là. Exceptionnellement même, chaque convive disposait de deux assiettes dont une "creuse" pour le bouillon de pot-au-feu que l'on servait invariablement au début du repas. On plaçait sur de grands plats, les carottes mijotées avec et les cornichons au vinaigre récoltés au jardin. Venaient ensuite les grands pâtés rectangulaires à la croûte friande et dorée, renfermant une viande aromatisée dont les jeunes d'aujourd'hui ont perdu le secret. Papa avait remonté de la cave fraîche, des bouteilles de son "*Picpoul*" qu'il ne servait qu'aux grandes occasions, pour accompagner les pâtés. Le vin "ordinaire" servi ensuite au long du repas était fourni par M. Jeanniot d'Andelot en qui mes parents avaient une grande confiance. Mais, il me semble entendre papa lui faire remarquer « *Votre vin est bien plat, cette fois-ci !...* » et lui de répondre « *Oh ! M. Favard ! C'est des "beaux dits" bien couverts !* ». Ce n'était pourtant que du clairet du terroir de Coiffy...

Et voici l'inimitable coq-au-vin ! Volaille gavée et sacrifiée pour ce jour-là. Le délicieux fumet accompagnait les plats arrivant sur la table, avec cette sauce liée à point, spécialité de grand-mère. Les petits pois et les haricots verts du jardin accompagnaient les rôtis de porc. Les robustes appétits des invités étant souvent déjà calmés, ces rôtis étaient alors réservés pour le repas du lendemain. On servait la salade de laitue, toujours du jardin — assaisonnée avec cette huile grasse de navette que nous livrait le père Tallandier du moulin Morel. Elle précédait les fromages "maison" affinés et lavés journellement à l'eau salée par maman. Ils avaient une belle couleur jaune d'or, grâce à ses soins patients. C'est ce moment que papa choisissait pour offrir quelques bouteilles de son "bon vin rouge" — ou vendu comme tel par M. Jeanniot — dans des bouteilles sans étiquette mais cachetées à la cire et dont le contenu restait acceptable du fait de son long séjour dans nos caves. Les oncles Emile et Pierre, voisins de table, racontaient leurs habituelles histoires, riaient aux éclats, buvaient sec, trinquant et choquant leurs verres « *A la tienne Emile* » « *A la tienne Pierre* ». Lorsque papa remplissait leurs verres, il faisait mine d'arrêter son geste « *Oh ! Pas si loin des bords !* » répétait l'oncle Emile dans le brouhaha des conversations et des rires. Arrivait enfin, le dessert que nous, les enfants, attendions impatiemment. De gros compotiers en faïence décorée pleins "d'œufs à la neige" offraient leur blanc surnageant dans un fond délicieux et sucré. Quel régal ! Les tartes, saupoudrées de sucre, les brioches encore luisantes de beurre, étaient présentées avec le café servi dans des tasses de porcelaine. Un cadeau de la grand-mère Hortense qui les avait reçues, elle-même, à son mariage. Les traditionnelles bouteilles de "goutte", cette eau de vie que les parents distillaient librement étaient alors apportées sur la table. « *Encore une petite goutte, Pierre ? Goûte voire celle-là Emile, c'est de la prunelle !* » A force de rasades répétées, les "trognes" s'illuminaient et l'oncle Emile était déjà sorti plusieurs fois "prendre l'air".

Déjà 4 heures et demi ! « *Si on veut aller sur la fête... ?* » Vacillant quelque peu et gesticulant, chacun arrivait sur la place. Les "flon-flon" du limonaire de la mère Berry, les pétards, les exclamations des joueurs de quilles, penchés en avant pointant la grosse boule de bois lancée d'une détente rapide et s'écriant « *Elle est bonne ! Elle est bonne !* », le choc sec de la boule faisant valser la quille, parfois deux par rebondissement, apportaient une animation inaccoutumée.

Les oncles ne manquaient jamais de faire quelques parties. Etant assez adroits, ils gagnaient assez souvent. Il leur fallait alors attendre la fin du jeu pour tirer les "rampots" et, malgré tout le liquide déjà ingurgité, ils allaient au café Lauzanne boire de la bière. Pour "ne pas faire de jaloux" (?), ils entraient également au café Bocquillon situé en face. Ils y dégustaient quelques canettes de cette bonne "bière de vigne" aujourd'hui disparue.

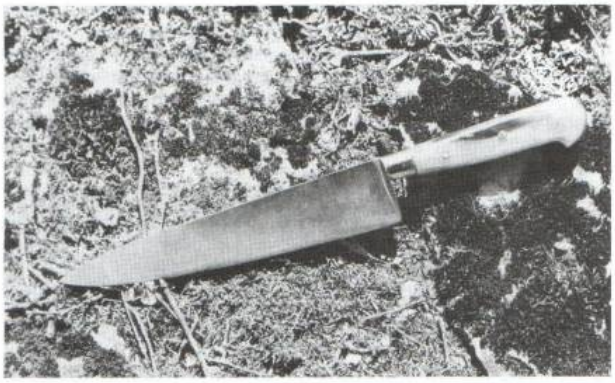
Le premier prix du jeu de quilles était traditionnellement un gros coq de ferme nourri au grain. Il attendait, triste et solitaire, sous une "benâtre", grande cage circulaire en osier servant habituellement à élever les couvées. Les 2e et 3e prix étaient soit un gros lapin ou un canard soit des bouteilles de "bon vin". Un "bon vin" qui ne venait cependant pas de Meursault ! Je vois encore l'oncle Emile rentrer triomphalement chez mes parents avec l'énorme coq se débattant et piaillant sous son bras. L'oncle répétait avec son accent rendu un peu trop grasseyant par ses nombreuses libations « *Sûrmont, sûrmont, c'est moi qui l'ai gagné, le premier prix... !* » Mais, le lundi matin — car il n'y a pas de bonne fête sans lendemain — affalé sur sa chaise, le regard vague, à celui qui lui demandait « *Ça ne va donc pas Emile ?* » il répondait « *J'ai le cœur jaune...* » Il n'y avait à cela rien d'étonnant après de si pantagruéliques agapes !

Le repas de lendemain était encore très copieux du fait des nombreux "restes" de la veille. Après dîner, les oncles, grand-père et papa allaient faire un tour "aux Roises", le verger du bout du village. Ils y admiraient les pommiers chargés de ces pommes délicieuses, pointillées de rouge sur la face ensoleillée et qui se conservaient jusqu'au mois de mai. Ils cueillaient encore les dernières quetsches oubliées sur les pruniers...

Et puis, c'était le départ. « *Vous écrirez ! Vous nous donnerez des nouvelles de temps en temps !* » C'étaient les embrassades, les remerciements « *A votre tour, maintenant ! Il y aura la fête à Biesles et à Donnemarie mais, il faudra passer l'hiver ! A la St Martin à Semilly, les deux gamins* (C'était mon frère et moi) *viendront en vélos !* »...

Le tourbillon des années est passé très, très vite... Aujourd'hui ? Que reste-t-il de cette réunion de famille où l'on était si heureux de se retrouver ?

Aujourd'hui ? la fête de la St Rémy passe presque inaperçue...



Le couteau plat-de-semelle "brésilien"

Mémoire et souvenirs

d'un artisan coutelier

Extrait d'un entretien avec M. Marcel Favard, enregistré le 9 mai 1987 à Forcey dans la maison "du bout du monde".

Voyez-vous, c'était dans les années 80, un capitaine de Chaumont qui avait été en occupation en Allemagne avec des officiers américains, vint un jour avec un catalogue. Evidemment c'était un catalogue en anglais mais il y avait dessus des clichés précis. Il me dit « Vous qui avez été coutelier, il faut que vous refassiez ça ! » Il avait coché un modèle avec les cotes, un "bowie-knife", une sorte de poignard, de couteau de trappeur. « Ah mais, je dis au capitaine, vous rigolez ! Il n'y a plus personne maintenant pour forger ça ! » - « Oh, il me répond, vous vous débrouillerez bien ! » Et le voilà parti... et moi, je reste avec le catalogue.

Autrefois il y avait des forgerons au village, il y en avait à Consigny, il y en avait par tout le pays mais, y a plus rien, plus personne !

J'ai un ami du côté de Langres qui était maréchal et qui s'amusait encore à forger dans de vieux ressorts de voiture. Il a 77 ans maintenant. Il venait de temps à autre à Forcey pour faire polir les choses qu'il faisait. Le jour où il est venu, je lui ai dit « Georges, peux-tu me faire ça ? » - « Bein oui ! Mais on n'a pas d'acier pour faire ça ! » - « Mais, tu vois, là, j'ai un ressort de voiture... » - « Et bein, ça ira, c'est dur à travailler mais, ça ira ».

Là-dessus, il l'a forgé. L'ami du bas l'a poli et moi j'ai fait le manche avec de la corne et des chutes de laiton.

Quand il a vu ça, le capitaine ! Il est parti avec, naturellement, mais voilà qu'il revient un petit peu après. Il fallait que je lui en fasse un autre pour le commandant ! - « Oh mais, je peux pas faire ça en série, moi ! » Ah, et puis, enfin... Tant et si bien qu'on est arrivé comme ça à en faire une douzaine de ces bowie-knife !

Seulement fallait encore trouver de la corne de cerf pour les manches ! C'est un ami artisan de Biesles qui m'en a cédé. Il la faisait venir de Tchécoslovaquie.

Mais, vous savez, ce capitaine, c'était un artiste. Il gravait les lames avec des fleurs, des feuilles, des aigles... Un jour il m'a dit « J'ai pas pu trouver d'outil assez dur pour entamer ton acier ! » Il a été obligé de faire ça avec des aiguilles de roulement !

Tenez, ça, c'est un autre modèle. C'est le "Brésilien". C'est du "plat de semelle". On l'appelait le Brésilien car justement le patron qui nous employait tenait ses commandes du Brésil. Il en avait des commandes continuelles. Il livrait ça dans des caisses plombées. Ça devait coûter encore cher pour l'envoi. Et puis la maison du Brésil a dû faire faillite et il n'a jamais été payé. Ça devait être vers 1920. Allez donc retrouver un client en Amérique du Sud ! Alors ça a été la fin de cette usine de coutellerie...

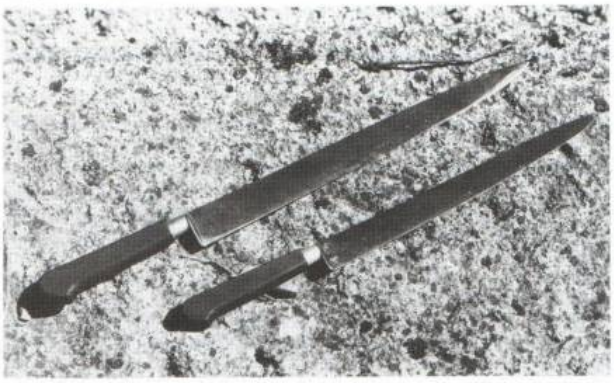
Oui, je vous ai dit que c'était du "plat de semelle" parce qu'il n'y a pas de "soie". La soie, c'est la partie ronde qui prolonge la lame et qui pénètre dans le manche. Souvent elle le traverse et se visse à l'autre extrémité. Dans un "plat de semelle", la lame se poursuit par une partie plate qui s'insère dans la fente du manche et qui est fixée par des rivets. C'est ça le "plat de semelle".

Mais, vous savez, on faisait toutes sortes de modèles de tailles différentes, depuis le petit couteau jusqu'au couteau de boucher. On comptait toujours les tailles en pouces. On disait un 10 pouces pour une lame qui faisait dans les vingt centimètres. J'ai encore mon mètre pliant en cuivre. Il est gravé d'un côté en centimètres et de l'autre en pouces.

Mais les modèles, c'est le patron qui nous les fournissait. Il donnait les lames finies et les plaques pour faire les manches.

C'était à nous de fournir les rivets et tout l'outillage. En plus fallait encore les porter à l'usine quand c'était fini.

Tiens ! C'était dans les années 20, la vie augmentait toujours. Je m'étais entendu avec les autres ouvriers pour aller trouver la patronne, madame Roussel, pour lui demander de l'augmentation. On disait, on va faire bloc mais, le jour dit, on était juste nous deux mon frère ! Bein, elle nous dit « Qu'est-ce que vous venez faire ? » - « On voudrait de l'augmentation ! » - « Oh bein, les autres sont contents, les autres ne disent rien. Ah ! je mettrai quand même deux sous (10 centimes), deux sous la douzaine !... » Alors, hein ! C'est comme ça qu'on avait retrouvé M. Ducret, un autre patron, qui livrait à domicile et qui payait bien mieux. Seulement lui, il a eu la malchance. Son débiteur du Brésil l'a mis en faillite...

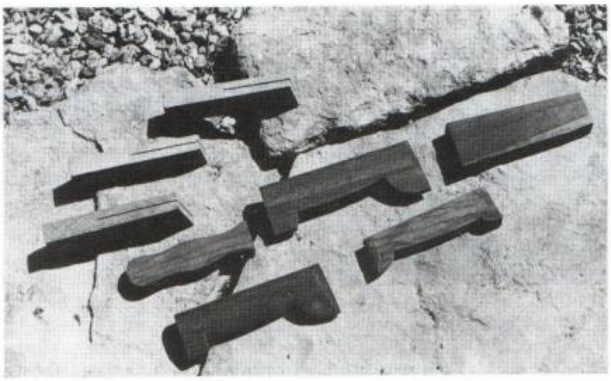


Ah, çà, c'est un couteau à jambon, avec une soie qui traverse le manche et qui est rivée à l'autre extrémité. Voyez-vous la lame est très flexible et elle revient exactement à sa position après. C'est la trempe qui donne ceci. Le forgeron, lorsque sa lame est faite, il la trempe dans un bain d'huile. Ensuite elle est recuite "gorge de pigeon" c'est-à-dire qu'on la réchauffe à la flamme et qu'elle prend des teintes un peu jaune, bleu, un peu violette. Mais si vous la chauffez trop, elle est détrempée, alors elle se tord. Si vous la chauffez pas assez, elle devient cassante. C'est malin ! Hein ! Comme pour la trempe : si vous ne la trempez pas assez, le tranchant ne tient pas.

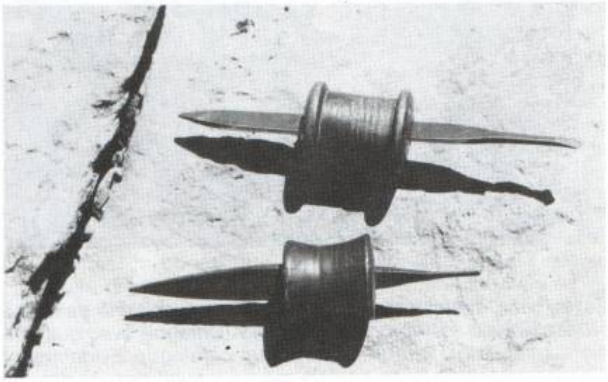
Voyez-vous le forgeron faisait d'abord la soie ou le plat de semelle puis il forgeait la lame et entre les deux il faisait la mitre. Lame, mitre, soie, tout était d'une seule pièce. Tandis qu'aujourd'hui, voyez-vous, ils vous découpent ça dans une plaque de tôle d'acier. Ça dure ce que ça dure. Et ça coupe ! Hein ! Ils sont obligés de faire des dents, de denteler la lame pour arriver à couper ! Comme ça, ils en font des brouettes, mais moi, j'appelle ça de la camelotte !

Le couteau à jambon lui, c'est tellement fin, tellement flexible que ça coupe ça ! Ffffou ! Son manche est en ébène.

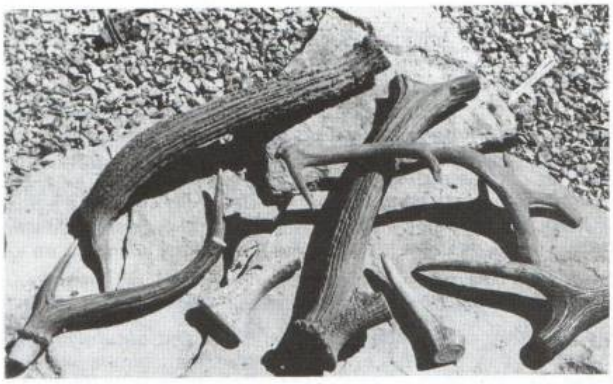
Pour faire un manche on partait d'un "quillon". Ce quillon nous le découpions à la scie à chantourner en suivant un modèle, puis on le formait en facettes à la rape. Si c'était du plat de semelle on le refendait avec une scie. Alors on mettait la lame dedans. On reperçait pour mettre deux ou trois rivets. Quand il était ainsi monté on le finissait à la rape puis avec des limes de plus en plus douces. Pour qu'il n'y ait pas de traits. Evidemment



fallait que tout cela soit parfaitement dans l'axe. Au début j'ai travaillé avec le grand-père voyez-vous. Il fallait tourner, tourner avec la lime pour faire un bel arrondi. Alors si la lime se tournait un peu sur la carre, vous faisiez un cran et fallait reprendre l'ouvrage pour l'effacer. On arrivait à faire tous les manches d'une série tous pareils. Ça, c'est un truc, un coup de main uniquement. Pour les soies, on perçait le manche, bien dans

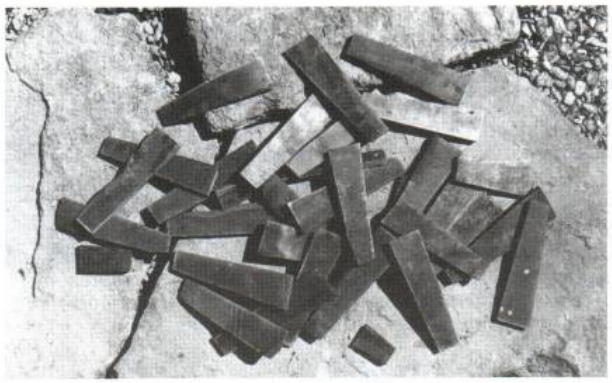


l'axe avec un archet. On n'avait pas l'électricité dans les campagnes, fallait tout faire à la main. Là aussi c'était une astuce pour aller bien droit. Voyez-vous on tordait la corde autour du mandrin. On appuyait l'extrémité de la mèche sur la pièce et on poussait dessus avec la "conscience" que l'on avait fixée à la ceinture et on faisait aller l'archet.

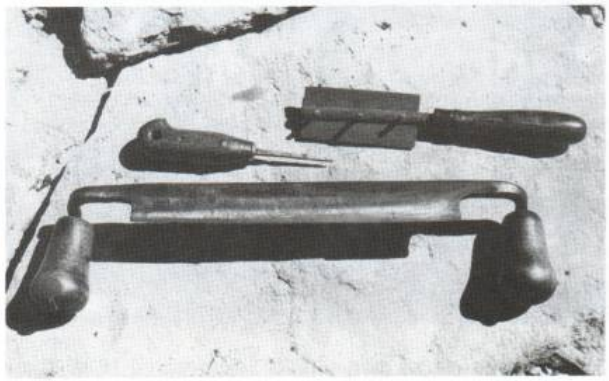


Voyez-vous, la corne de cerf se présente parfois bien lisse ou, au contraire, assez coteleuse. C'est naturel. On choisissait les cornes selon leur aspect et suivant les modèles qu'on désirait. On utilisait même les courbures pour donner une forme particulière aux manches. C'était un travail assez délicat parce qu'il fallait que ce soit parfaitement ajusté et la corne est assez difficile à travailler car elle a tendance à se déliter et à partir en éclats.

On fabriquait des manches en corne de cerf mais également en corne de buffle ou de bœuf, en ébène, en bois exotiques, en cochenille, en hêtre. Le hêtre c'était ce qui se travaillait le mieux. L'ébène, c'était fragile, c'était cassant. Et puis, il y avait des modèles plus embêtants que d'autres.



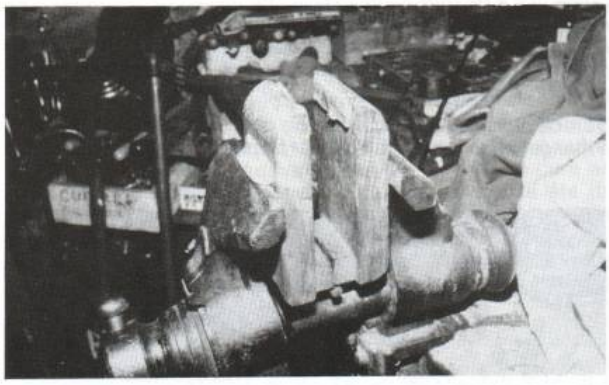
Ça, c'est ma scie à chantourner. C'est un vieil artisan qui me l'avait faite en 20. C'est assez grossier mais le manche lui, il brille, il a été poli à la main, la mienne... Oh ! ma scie à refendre ! Alors, là, elle est bien tombée en poussière, elle...



Là j'ai une plane à deux mains. Elle servait à faire l'ébauche des facettes sur les quillons. Voyez-vous, c'est le forgeron qui l'avait forgée dans une vieille lime. On voit encore des crans sur le talon. Parce que le moindre bout d'acier, on le détournait pour faire quelque chose. Tenez en voilà un qui servait pour la taille des limes. C'est pas nous qui les retaillions. C'était un peu spécial pour retailler. C'était fait à Biesles.

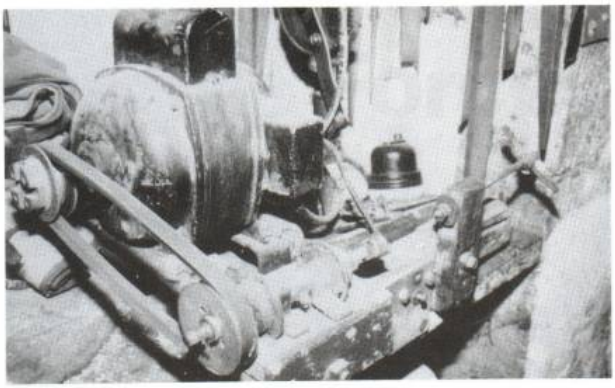
Voici un autre petit outil fait par un ciselier. C'était pour fendre les têtes de vis, celles qui relient les branches des ciseaux.

Et voyez-vous, ça, c'est un poinçon fait dans une ancienne lame dont on a épointé la soie. On ne jetait rien du tout.

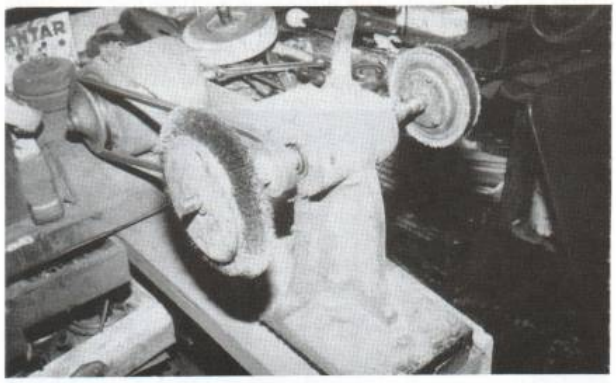


Ça, ça s'appelait une mordache. Voyez-vous on met ça entre les machoires de l'étau pour serrer les manches sans les abîmer. Parce que, si on avait pincé le manche directement, les crans de l'étau auraient marqué le bois.

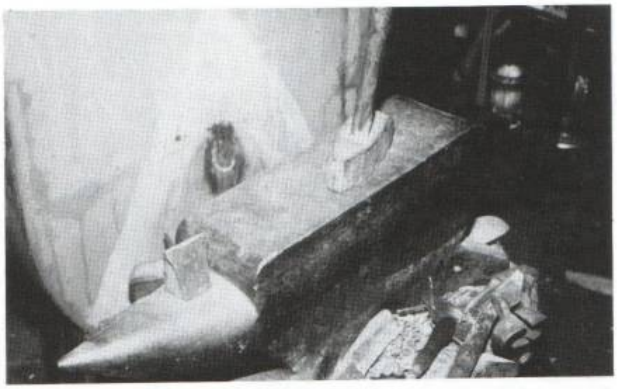
Ça, c'est mon tour, il est pas bien grand, 50, 60 centimètres. Je l'ai fabriqué avec des moyeux de vélos et, depuis qu'on a eu l'électricité, il marche avec un moteur de machine à laver.



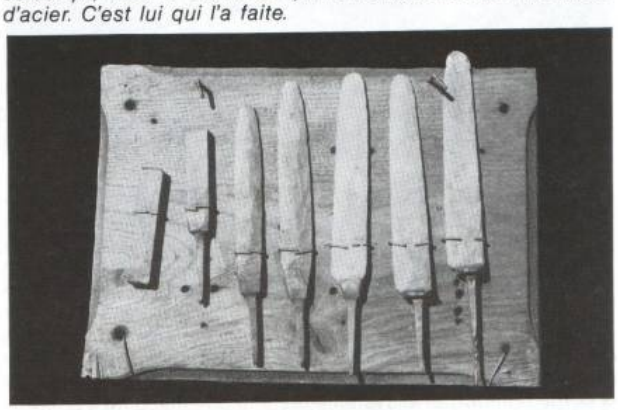
Mon touret à meule et polissoir, c'est fait avec des moyeux de motos et ça tourne aussi avec un moteur de machine à laver.



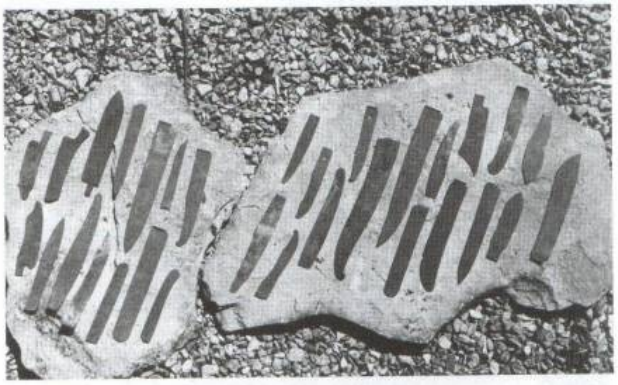
Tenez, là, c'est une perceuse à colonne. Je la conserve. C'est bientôt une pièce de musée. C'est un vieil artisan qui l'a faite avec des pignons de moto et de vélo. En bas il y a une pédale et la corde fait tourner le système comme une machine à coudre. Vous pédalez et ça perce même l'acier.



Là, c'est l'enclume d'un ami forgeron. Je l'ai gardée. Et ça, c'est son marteau. Le manche est tout usé par sa main. On voit même, là, l'emplacement de son pouce. Il a dû en frapper... C'est comme l'enclume. La bigorne est complètement usée à force de travailler parce qu'il se mettait sur ce coin pour forger les soies. Ça, c'est la "tranche" qui lui servait à couper les plots d'acier. C'est lui qui l'a faite.



Le forgeron prenait le petit plot d'acier et commençait toujours par faire la soie et puis il dégrossissait la lame. Lui aussi avait des modèles. Il frappait ainsi de suite jusqu'à ce que la lame soit finie. Là, voyez-vous, c'est une soie vrillée. Parce que dans ce modèle on la collait dans le manche avec une sorte de résine ou de ciment. Comme cela la lame tenait mieux que si cela avait été lisse.



Pour faire les manches, fallait pas perdre de temps. On était payé à la pièce. Il fallait faire 3 douzaines dans la journée, en corne. Si vous perdiez seulement un quart d'heure, fallait récupérer le soir. On arrivait à peu près à gagner sa vie, quoi. Encore, en dernier, les 3 douzaines faisaient à peu près 25 francs de cette époque-là. Huit francs et quelques de la douzaine, c'était pas beaucoup ! Et fallait non seulement les faire mais fallait aller les porter à l'usine qui se trouvait le long du Rognon, à pied bien entendu, et, de là-bas, fallait rapporter des lames avec du quillon et recommencer. Au début on se mettait ça sur le dos, dans une toile de tente américaine retenue par deux courroies. Après on a utilisé notre vieille voiture d'enfant avec ses grandes roues. On n'avait plus à les porter seulement, voilà, fallait suivre la route et descendre par Ageville au lieu de couper au court. On était gamins à l'époque. Je ne sais plus qui a eu l'idée, si c'est mon frère ou moi, mais, un jour, dans la descente, on est monté dans la voiture. Oh ça ! Elle est partie mais, dans le décor ! Heureusement les couteaux étaient dans la caisse, ma foi, y avait pas eu de mal...

Une autre fois, il faisait très chaud. Pour ne pas faire le détour par la route, on avait suivi la vallée du Rognon. Pour se reposer on s'est installé près d'un gros sureau et... on s'est endormi... « Quoè qu'vous fèyez don les gachnots là ? ! » Ah ! On voit le facteur avec son képi ! Il était déjà une heure de l'après-midi ! Les parents, quand on est arrivé ! Hein ! On a eu la bénédiction ! Sans goupillon... Bâh ! on était des gamins.

Voyez-vous j'ai passé mon certificat d'études en 1914. Après j'aurais voulu continuer des leçons chez le vieil instituteur mais il a été mobilisé deux ans après, en 16 et on m'a dit « tu iras chez le grand-père apprendre à faire des couteaux ». On y a travaillé jusqu'au service militaire. En revenant du service j'ai continué encore jusqu'à l'âge de 25 ou 26 ans et puis il y a eu beaucoup de chômage. Il a fallu se reconvertir. J'ai appris la réparation et la vente des cycles et motos. A ce moment, pour le cycle, il fallait tout faire. Le client venait, disait « J'ai eu un accident, faut remplacer la jante mais le moyeu est bon ». Alors on refaisait tout le rayonnage. Ça ne se fait plus. Maintenant on vous change la roue, on vous en met une neuve ou encore on vous vend directement une nouvelle bicyclette. C'est tout.

Alors voyez-vous, tout le mur-là, c'est des rayons et des casiers. Maintenant ça fait un peu pagaille mais avant c'était bien rangé. Il y a de tout, toutes sortes de pièces de rechange, des moyeux, des écrous, des rayons de toutes les longueurs, des freins, des... parce que, ici, en campagne, c'est pas la ville, j'étais isolé, je ne pouvais pas me fournir rapidement chez un collègue...

Bon, on cesse de bavarder. Je vois qu'il est midi. On va préparer à manger et puis... faudrait penser un peu à "mouiller la meule" !...

Le village de Forcey d'autrefois

D'après Roserot, en 721, le village s'appelait *Falciolum*, en 1193 *Foysiacum*, en 1206 *Fosse*, en 1228 *Foxey*, en 1240 *Foissi*, en 1214 *Foisse*, en 1225 *Froisey*, en 1261 *Foyssei*, au XIVe *Forxeium*, en 1436 *Forseyum*, en 1560 *Foisey*. Depuis 1652, a prévalu l'appellation actuelle *Forcey*, signifiant "fosse", le village étant établi dans une cuvette (Altitude 319 m).

Forcey dépendait de la généralité de Champagne, de l'élection et du baillage de Chaumont et de la mairie royale de Bourdons. Actuellement il dépend du canton d'Andelot, occupe une superficie de 513 ha dont 202 de bois. Il est à 22 km de Chaumont et à 16 km d'Andelot.

Le village est mentionné dans une chartre de 721 comme faisant partie du "*pagus*" de Bar (*in pago Barreusi*). En 940, Hugues, comte bénéficiaire du Bassigny donna aux religieux de St Geosmes huit "*meix*" (maisons) du village avec tous leurs habitants. Ce qui les rendit seigneurs en partie de Forcey. Par la suite ils cédèrent, par un échange, leurs droits à l'Abbaye de Lacrète.

La seigneurie était partagée entre le roi, héritier des comtes de Champagne, l'Abbaye de Lacrète et un laïque dont le fief faisait partie du domaine de Clefmont ainsi que celui du Pont-Minard (*Pons Minelli ou Minardi*) sis sur le territoire de Forcey mais dépendant anciennement d'Esnouveaux. Ce fief, situé près de la voie romaine d'Esnouveaux à Montéclair, était un château-fort qui se trouvait en ruines au XIIIe siècle. Il fut vendu en 1541 par le seigneur de Clefmont à Jean de St Belin, seigneur de Biesles. En 1238, Robert de Torote, évêque de Langres, accorda aux religieux de Lacrète l'autorisation de bâtir une église à Forcey ainsi qu'une autre à Bourdons ainsi que les dîmes et droits de paturage à condition d'entretenir un chapelain dans chacune de ces églises. Toutefois il semble que ces deux villages possédaient déjà leur église propre puisque mention est faite du premier chapelain vers 1150...

En 1750, on comptait à Forcey 30 feux et 80 communiants. L'église dédiée à St Remy, autrefois du doyenné de Chaumont, était le siège d'une cure au patronage du prieur de Nogent. En 1803, elle avait été de nouveau érigée en paroisse curiale, mais ce titre lui fut enlevé peu après et elle demeura simple annexe de Bourdons jusqu'en 1859 où son titre curial lui fut restitué. L'église actuelle est toujours dédiée à St Remy, autrefois du doyenné de Chaumont, était le siège d'une cure au patronage du prieur de Nogent. En 1803, elle avait été de nouveau érigée en paroisse curiale, mais ce titre lui fut enlevé peu après et elle demeura simple annexe de Bourdons jusqu'en 1859 où son titre curial lui fut restitué. L'église actuelle est toujours dédiée à St Remy et la fête patronale se célèbre le premier dimanche d'octobre.

Construit jadis plus à l'Est, Forcey fut détruit par les Suédois vers 1636, en même temps que Bourdons. Le village fut ensuite reconstruit sur son emplacement actuel, le long du Rognon. La voie romaine de Langres à Naix, Reims et Trèves, traverse le territoire de la commune à l'Ouest, au lieu-dit "Les Pierres percées", à travers le vallon de "La Villette". On voit très bien le tracé en période sèche d'été et on retrouve encore, ça et là, de grosses pierres taillées.

Il y avait autrefois de la vigne à Forcey. Il existe toujours les lieux-dits "Coteau des Vignes" et la "Vigne du Carreur" mais le crû "Coteau de Forcey" est disparu par suite de l'invasion phylloxérique à la fin du siècle dernier.

Jusqu'au début du siècle, le martèlement des enclumes résonnait sans interruption du grand matin jusqu'à la tombée de la nuit. Pendant l'hiver il se poursuivait à la lueur fumeuse d'une vieille lampe à pétrole et le rougeoiment de la forge projetait des ombres dansantes sur les murs des vieux ateliers noircis par la fumée. Ils étaient une douzaine, en ce temps-là, qui forgeaient à la main les lames de couteaux. La petite usine installée sur le cours du Rognon absorbait leur production. Puis, le temps passa... Il fallut livrer de plus en plus de lames... Les vieux forgerons, usés par leur dur labeur, s'en sont allés vers le cimetière, un à un. Découragés, leurs enfants sont partis vers la ville voisine et, un jour, pour quelque menue monnaie, le ferrailleur du coin a emporté l'enclume, le vieil étau rouillé et les outils désormais inutiles.

Ainsi sont disparus les douze forgerons mais aussi les trois sabotiers qui travaillaient le dur bois des "*faysses*" (hêtres) et le maréchal-ferrand qui était également charron et réparateur d'ustensiles ménagers aussi bien que fontainier...

Le moulin Briant, écart de Forcey, mû par une turbine alimentée par les eaux du Rognon et par une machine à vapeur en période de basses eaux avait une haute cheminée en briques rouges. Devenue inutile à la suite de l'électrification du village, elle fut démolie en 1954. Aujourd'hui le moulin est abandonné. Son tic-tac s'est tu pour toujours. Les voitures des charretiers qui effectuaient les livraisons aux alentours ont fait place aux tracteurs des cultivateurs. Et le bon vieux docteur Dauvé — car il y avait un docteur à Forcey — qui fut maire durant de longues années, n'existe plus que dans le souvenir de quelques anciens. Ces derniers se rappellent aussi les tisserands du village qui travaillaient le chanvre produit par les habitants, après en avoir traité les tiges qu'ils mettaient à rouir dans des trous d'eau, les "roises", trous qui se sont depuis comblés au fil des ans.

Durant la guerre de 70, la milice locale était commandée par le propriétaire du moulin de Forcey. A la tête d'une quinzaine d'hommes il voulut aller délivrer Nogent en Bassigny assiégée par les Prussiens. Le cantonnier Favard chercha à les en dissuader. Ancien de la guerre de Crimée de 1855, il portait au visage une longue cicatrice, souvenir d'un coup de sabre reçu à Sébastopol : « *Je sais ce que c'est que la guerre ! Vous allez vous faire tous tuer pour rien !* » Ils partirent cependant. Heureusement, à quelques kilomètres de la cité coutelière, la petite troupe reçut l'ordre de faire demi-tour. Cela n'empêcha pas l'envahisseur de venir perquisitionner à Forcey, à la grande frayeur des habitants. On raconte que le Père Hoclet se cacha dans un tonneau de sa cave et le Père Basile dans son four à pain. Les autres hommes se sauvèrent dans les bois environnants.

Lors de l'invasion de 1815, les Russes commirent de nombreuses exactions dans la région. On raconte que le sabotier Bégard, voulant agrandir sa cave, aurait découvert deux squelettes de "Cosaques", tués et enterrés là, dit-on, par les habitants du pays.

Il y avait encore des loups au siècle dernier et cela faisait toujours le sujet des conversations. Enfants, nous écoutions,

durant les longues veillées d'hiver, nos grand-mèrs qui imitaient les "houhouhou !" de ces terribles animaux...

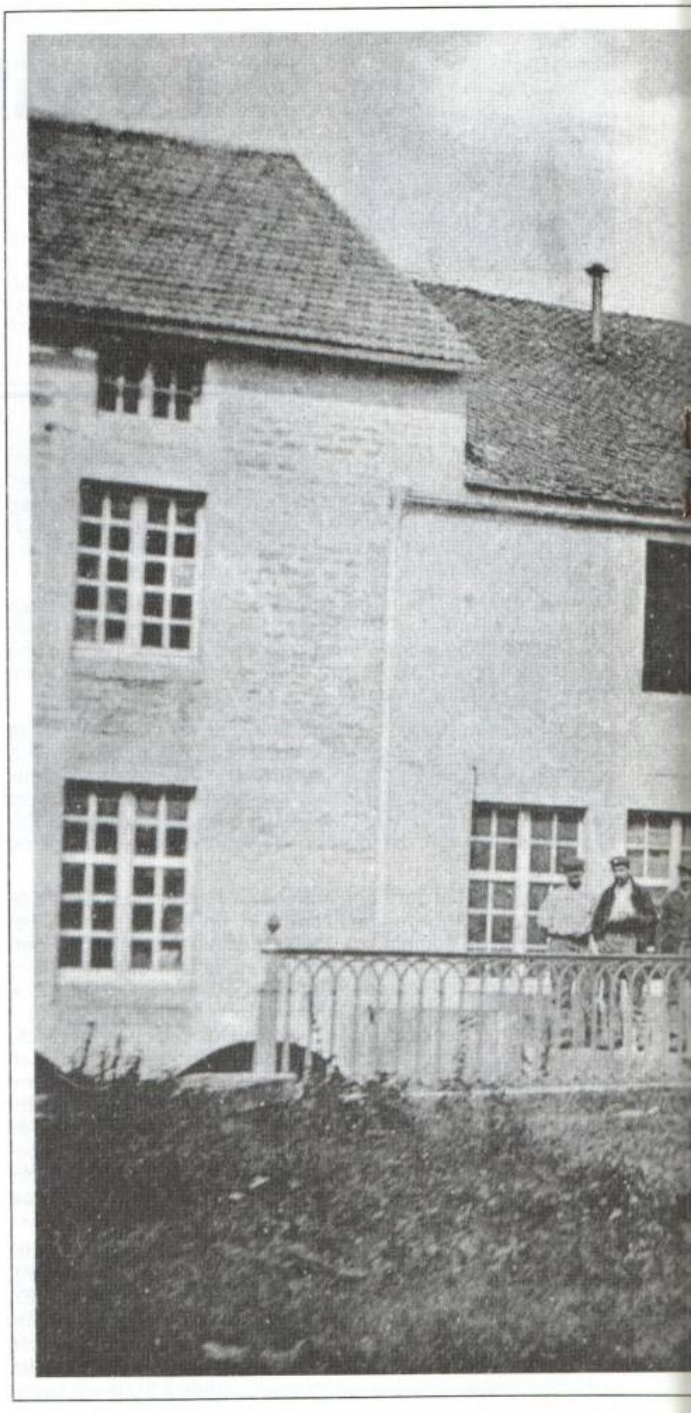
A l'entour du village existent plusieurs curiosités naturelles. Simplement, déjà, en examinant les couches calcaires des parois rocheuses on peut découvrir des fossiles de toutes dimensions. En suivant la vallée encaissée à l'Est du Pont-Minard, dite "Combe-la-Forge", on remarque, au flanc d'un coteau rocheux et boisé une vaste grotte naturelle appelée "Chambre des Dames". Il semble qu'elle servit d'habitation aux temps préhistoriques. En bordure du chemin de Forcey au "Pont-Minard", on peut voir une paroi rocheuse qui s'élève à la verticale d'une quinzaine de mètres. Ce sont "Les Grandes-Roches". Rongées par les eaux, elles permettent de distinguer les différents niveaux d'érosion. En bordure du bois, au N.E. du village, se trouve une énorme pierre, la "Pierre Bernard" profondément fichée en terre par l'un de ses angles. Fantaisie de la nature ou de l'érosion, cette "pierre à visage" figure un animal à grosse tête, avançant sur une de ses pattes de devant et ramenant sa queue sur son dos. Cette sorte de "lion" est en sentinelle sur le "Haut Chemin" qui fut, jusqu'au XIIIe la "*Via Peregraria Vetera*" reliant Clefmont à Vignory. On appelle la contrée "Clair Chêne". En cet endroit existait une chapelle. Déjà déclarée vétuste en 1750, elle est aujourd'hui disparue. Au centre même du village, face à l'église, existent deux gros tilleuls aux branches desséchées. Selon la légende, ils seraient contemporains de Henri IV. De même, le gros chêne situé au virage du Pont-Minard daterait du temps de Jeanne d'Arc !...

Déjà au XIXe, nos forgerons subissaient des périodes de chômage. Ils ne demeuraient pas inactifs pour autant. Le vieux Père Hutinet, surnommé "Bribri" forgeait alors des serpettes de vigneron, "fait main", trempées, polies et dont la soie était rivée dans un manche de hêtre. En ce temps il n'y avait ni patente, ni T.V.A. et les deux fils Bribri, à pied, bien entendu, leur "*balle*" (caisse de colporteur) sur l'épaule, s'en allaient vendre leur assortiment de serpettes aux vignerons de Danrémont, Coiffy, Bourbonne et même Varenne sur Amance... Goûtant au vin aigrelet et au marc de cette contrée accueillante, ils demeuraient souvent absents plusieurs semaines.

Vers 1900-1901, Auguste, l'aîné des fils Hutinet, avait fabriqué une bicyclette de toutes pièces. Seuls les billes, les rayons, la chaîne et les pneus avaient été achetés à la Manufacture de St Etienne. Les tubes étaient en acier forgé, roulés et brasés à la forge de l'atelier familial. Les roulements avaient été conçus en deux parties fixées par des boulons à la manière de coussinets de bielle. Malheureusement cet engin était très lourd et bien qu'il eût nécessité de longues heures de travail il fut abandonné au bout de quelques mois et finit tristement à la ferraille. Ce forgeron avait également fabriqué une pelle à feu à partir d'un ancien soc de charrue. Cette pièce unique est, elle, précieusement conservée et montre ce qu'un modeste artisan de campagne est capable de réaliser avec sa forge, sa lime et... son amour du travail bien fait.

Sans "Retraite des Vieux", sans "Sécurité Sociale" ces ouvriers travaillaient jusqu'à leur dernier souffle, sans se plaindre, sans "contester" comme cela se fait si souvent de nos jours...

Si ce n'est la chaleur de la forge, le travail des sabotiers était aussi dur que celui des forgerons. Après avoir acheté — avec les marchandages d'usage — les "*grumes*" de hêtre, il les faisait apporter par des chariots dits "*triqueballes*" jusqu'à son habitation. L'unité de mesure était la "*solive*" et l'artisan conservait précieusement dans un placard de son atelier le "*barême de solivage*". Aidé d'un voisin, il débitait ensuite ces grumes avec la grande scie "*passe-partout*" en longueurs convenables selon que les sabots étaient destinés aux hommes, aux femmes ou aux enfants. Les "*billes*" obtenues étaient ensuite fendues de façon à donner des "*plots*". Ce travail était assez facile du fait que le bois employé était sans nœud. Une fois dégrossi à la hache, chaque plot était fixé à l'aide de coins sur une sorte d'établi fait d'une très grosse poutre encochée. Le façonnage s'effectuait à la hache puis à l'herminette et au paroir. Ce paroir, tranchant comme un rasoir, se montait dans un anneau fixé sur un gros billot de bois monté sur quatre pieds. Le sabot prenait forme. Il était ensuite creusé à l'aide de tarières, perçoirs, cuillères et boutoirs. Avec un racloir en acied souple l'ouvrier adoucissait la partie supérieure du sabot puis, avec une petite gouge ou une rainette il gravait quelques



décors de fines nervures ou de branches de laurier,dans lesquelles il excellait. Les articles pour homme étaient ensuite noircis avec une pâte faite de noir de fumée tandis que ceux des dames étaient passés au vernis "*jaune bois clair*". Les sabots étaient ensuite apairés par une ficelle passant dans un petit trou pratiqué sur le côté intérieur. Ils étaient enfin livrés à la clientèle particulière ou aux détaillants.

Le sabotier commençait sa journée très tôt le matin et la poursuivait jusqu'à la nuit tombée. En hiver, lorsque les jours sont courts, c'est à la lumière de sa lampe à huile qu'il ébauchait ses plots, parfois même après son repas du soir. Un repas dont le menu restait peu varié : soupe "*en potée* faite de légumes écrasés et du morceau de lard restant du midi, un morceau de fromage de chèvre et une pomme — quand c'était la saison... Il possédait quelques bouts de champs et un rucher et élevait un

L'usine de coutellerie "La Batterie", tenue par la famille Bourcelot

porc, des chèvres, des poules et des lapins, leur nourriture étant peu couteuse. A la femme incombait le soin des animaux. Elle menaient les chèvres brouter le long des haies, glanait les épis de blé oubliés par les moissonneurs et cueillait l'herbe aux lapins avec une ancienne "*sèye à blé*" au tranchant dentelé. Rien n'était perdu. Les copeaux et les "*éteules*" (éclats de bois) étaient vendus aux particuliers. Ainsi le sabotier Roché avait-il noté sur son livre-journal à la date du 5 juin 1874 "*Vendu une corde d'ételles à Hutinet Alexandre pour la somme de 14 Frs* (des francs-or, bien entendu...).

Un jour un différend surgit au sujet de la "*surmarche*" d'un pré. Deux habitants de Forcey furent convoqués au Tribunal de Justice de Paix de Chaumont. Parmi les témoins, notre sabotier Roché, très fier d'être cité. Interrogé et prié de donner son témoignage, il répondit d'une voix tonnante « *Je ne dis pas que le délit était d'une grande importance, mais, ce qui est certain, le délit était réel et positif et le garde-champêtre, ici présent, n'a pas voulu le constater !* » Le Président lui rétorqua « *Vous êtes donc avocat, Monsieur Roché ?* » Et celui-ci de répliquer « *Non ! Je ne suis que sabotier !* » Mais, par la suite, il raconta souvent cette anecdote car il était resté très fier d'avoir été pris pour un avocat...

Pour nous autres gamins, l'hiver était la saison préférée : beaucoup de neige et... plus de travaux dans les champs ! Chaussés de bons sabots de bois, on s'en donnait à cœur joie ! Que de belles glissades sur les pentes de nos coteaux ! Tant et si bien qu'un jour, emporté par son élan, un écolier ne put s'arrêter à temps et sauta, tout droit, dans la rivière ! Sans dommage heureusement, sinon que ses habits mouillés lui gelèrent sur le corps et qu'il récolta une bonne volée en rentrant à la maison !

Le maréchal-ferrand était un homme assez fort, teint coloré, grandes moustaches, casquette plate souvent posée de travers, large pantalon et veste de toile noire, de ceux dont on disait « *Il est puissant* ». Son atelier, sa "*boutique*" était assez vaste. Immense et adossé au mur de gauche, le foyer de la forge était surmonté de sa hotte noircie par la fumée de houille. Sur le rebord était fixé le gros "*étau à chaud*" qui servait à cintrer les barres et les fers chauffés à blanc. Reposant sur un énorme billot, trônait, au milieu de la boutique, la grosse enclume à deux bigornes, l'une carrée et l'autre ronde. L'artisan faisant aussi du charronnage, une grande perceuse à main, à volant de fonte et une scie à ruban complétaient son outillage. La tablette de la scie avait aussi une grande utilité pour les clients : ils y posaient leurs verres ainsi que les "litres de rouge" car le maréchal tenait également un débit de boissons, ce qui attirait nombre de badauds. On se réunissait dans sa boutique en période morte, l'hiver ou lorsque les traaux des champs laissaient souffler un peu les cultivateurs. La conversation portait sur le temps favorable ou défavorable à la fenaison, à la moisson, sur la récolte, les légumes, les pommes de terre, les betteraves... On se racontait les nouvelles ou quelques histoires égrillardes en trinquant avec de gros rires sonores. Par instants, rires et conversations étaient couverts par le dur martellement de l'enclume, tandis que jaillissaient des gerbes d'étincelles qui faisaient reculer précipitamment les curieux. Suivant la saison, le ferrage des chevaux s'effectuait soit à l'intérieur soit, le plus souvent, au dehors. La forte odeur de la corne brûlée se répandait alors dans le quartier qui retentissait, par moments... d'énormes jurons, lorsque le cheval ne voulait pas se tenir tranquille.

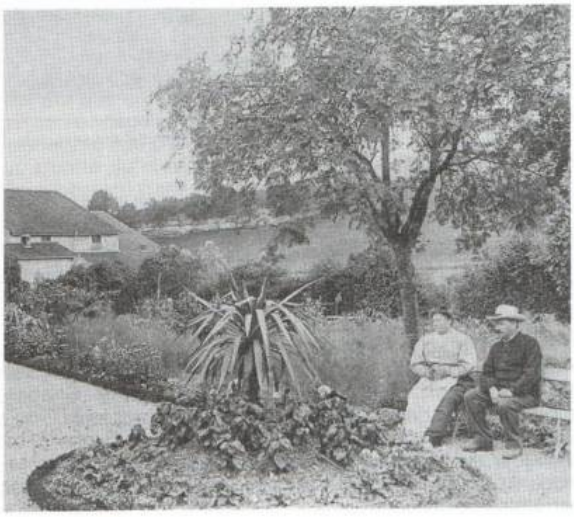
De même que la presque totalité de nos ateliers de campagne, tout cela est disparu.

La boutique est fermée, pour toujours.

En haut : M. Eugène Bourcelot, maire de Forcey et patron coutelier, M. Camille Bourcelot, son frère, devenu aveugle à la suite d'un accident et Mme Eugène Bourcelot vers 1912

Au milieu : Mlle Jeanne Michèle dite "Mademoiselle Laurent" en 1912 au Pont-Minard, usine de "La Batterie" en compagnie de la famille Bourcelot Camille, Alphonse, Victor et Gabrielle.

Ci-dessous : M. Eugène Bourcelot dans leur jardin en 1910



LES CURÉS DE FORCEY

Robert dit "Chapelin de Forcey" vers 1150.
Antoine Crossard, curé en 1516
Jehan Mahudel, religieux, en 1550.
Didier Bailly, ordonné en 1550, vicaire en 1560 puis curé d'Ageville.
Hugues Martin, curé en 1587 (décédé à cette date).
Jean Gillot, curé de 1587 à 1588. Il résigne, devient prébaudier de Langres puis, curé de Sarrey.
Jean Gilbert, né à Bouix, ordonné vers 1572, curé en 1588.
Pierre Geoffroy, curé en 1660.
Jean Chameroy, ex-curé de Lachaume, curé en 1680, résigné en 1688.
Antoine Gautherot, Chaumontais, ordonné en 1684, curé de 1688 à 1719 (décédé à cette date).
Jean Oubert, ex-vicaire d'Audeloncourt, curé de 1719 à 1730 (décédé à cette date).
Charles André, ex-curé de Prasley, curé de 1730 à 1733 (décédé à cette date).
Antoine Ferry, ex-curé de Leffonds-en-Montagne, curé de 1733 à 1741 puis curé de Charmes-lès-Langres.
Louis Labonne, ex-vicaire de St Martin de Langres, curé de 1741 à 1745 puis curé de Ninville.
Jean Guillaume, de Laville-aux-Bois, curé de 1745 à 1751 (décédé à cette date).
Pierre Venard, né en 1712 à Fay (Diocèse de Paris), ex-aumonier militaire, curé de 1751 à 1793, assermenté, mort vers 1805.
Edme Chevalier, curé nommé en 1803, reste curé de Bourdons.
Nicolas André, ex-curé d'Autreville, curé de 1859 à 1861 puis, curé de Marac.
Jean-Baptiste-Firmin Ladoux, ex-curé de St Irbain, curé de 1861 à 1871 puis curé à Courcelles-Val-d'Esnoms.
Antoine-Alexis Chouet, ex-vicaire d'Andelot, curé de 1871 à 1872 puis professeur au Petit-Séminaire.
Pierre Marcel, ex-curé de Velles, curé de 1872 à 1879.
Abbé Calland
Abbé Magnien
Abbé Gillée, curé de 1909 à 1913, dernier curé résidant à Forcey. Mort en 1914.

Histoires de boutique

et d'ailleurs

LA PIPE DU PERE NICOLAS

Il travaillait à l'usine du bout du village depuis très longtemps. On ne pouvait pas lui donner d'âge. On l'avait toujours vu ainsi, avec ses habits usés, gris sales, tellement tachés d'huile qu'ils en étaient rigides et son éternelle casquette à visière de cuir laissant échapper des cheveux frisottés sans couleur définie. Il trempait les lames de couteaux. Après les avoir chauffées au rouge, il les plongeait dans un grand bac en bois plein d'huile puis, pour les assouplir, les passait au "recuit" sur la flamme de la forge. Un travail, bien sûr, fort salissant...

Ce jour-là, on célébrait la St Eloi, patron des couteliers, en l'arrosant copieusement au "gros rouge". Le Père Nicolas avait posé sa pipe en terre cuite sur son "chantier". Dès qu'il eut le dos tourné pour trinquer, un copain subtilisa la pipe et glissa, sous le tabac, une pincée de poudre de chasse en grains. Un instant plus tard, ne se doutant de rien, le Père Nicolas alluma sa pipe avec une tige rougie à la forge. Quelques aspirations et... une explosion qui cassa net le tuyau au ras de la bouche édentée du pauvre vieux ! Très en colère, le visage noirci, il monta trouver la patronne de l'Usine qui ne put, qu'à grand peine, se retenir de rire « *Madame Ugène ! J'vous apporte le tuïyau ! Ils m'ont dynamité !* » — « *Allons !* dit-elle... *Venez donc boire un verre !* » Il oublia l'incident mais on en parla encore longtemps dans l'usine...

LA TABLE TOURNANTE

Ceci se passait au début de la guerre de 14-18. Les hommes partis, le village semblait quelque peu abandonné et nous autres, gamins, étions toujours à l'affût de rares distractions.

Une maison en particulier, excitait notre curiosité : il s'y passait des choses, des choses... Nous avions remarqué, dès la nuit tombée, certaines allées et venues. Des dames entraient en rasant les murs puis, portes closes, bruits de voix... Il fallait que nous sachions. Plus hardi, un camarade réussit un jour à se faufiler sans être vu. Il se glissa dans l'ombre de la grande armoire, la pièce n'étant éclairée que par une simple bougie.

Autour d'un petit guéridon à trois pieds, quatre femmes étaient installées, les mains à plat sur la petite table. La maitresse de maison, dite "La Blonde" interrogeait d'une voix forte « *Esprit, es-tu là ? Esprit, es-tu là ?* » Après plusieurs coups frappés sur le pavé, "La Blonde" demanda « *Quand finira la guerre ? Chaque coup frappé représentera un mois...* » Il y eut trois coups... Et les femmes d'annoncer à leurs voisines, d'un air mystérieux « *La fin dans trois mois ! C'est la table qui l'a prédit !* »

Hélas ! La guerre dura quatre ans ! et combien de maris ne sont jamais rentrés...

LES TARTES DE LA ST REMY

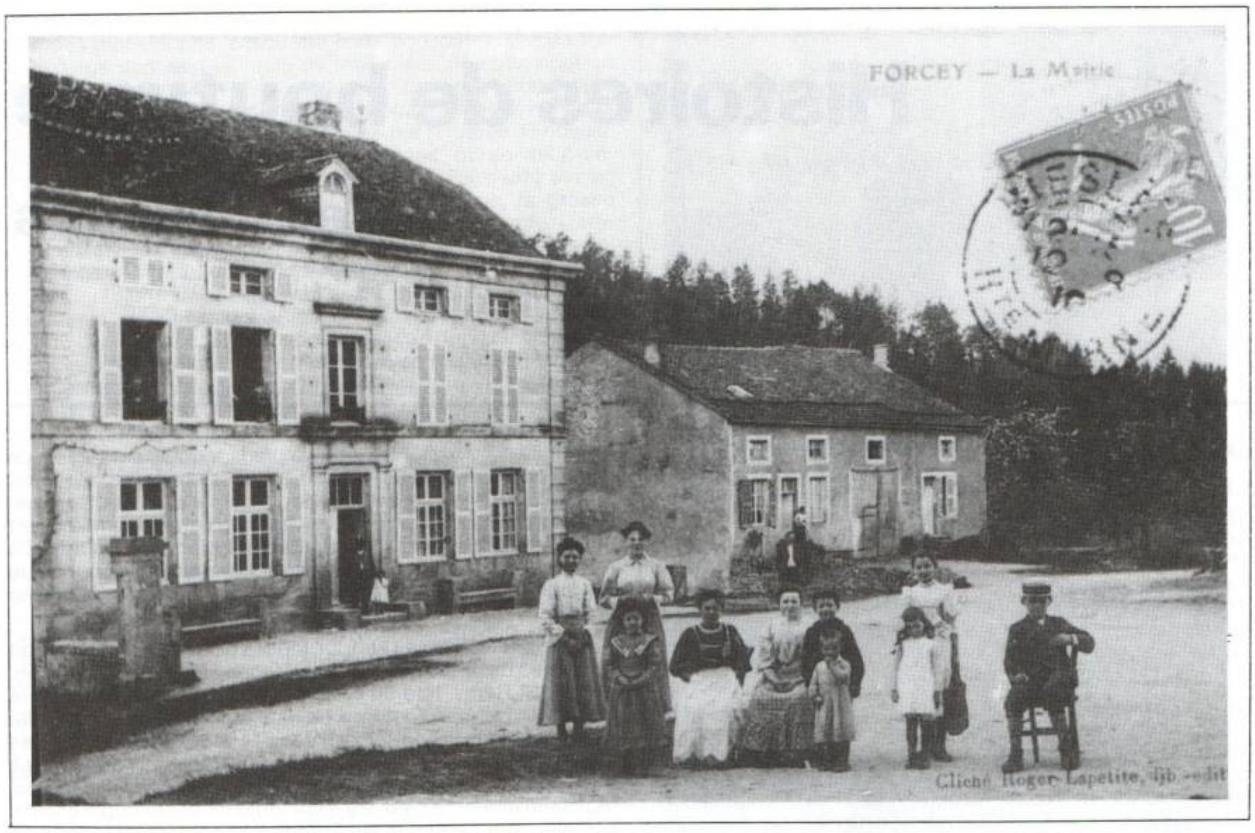
Il y a plus d'un demi siècle, chaque famille cuisait son pain car chaque maison avait son four aménagé dans la maison ou dans un petit appentis, la "chambre à four". La veille de la cuisson du pain, on préparait la pâte avec farine et levain auxquels on ajoutait quelques pommes de terre râpées "pour faire fournir" et pour empêcher le pain de se dessécher car on conservait "la cuite" de pain, soit douze grosses miches, durant une douzaine de jours et ces miches restaient assez tendres. Dans chaque ménage il y avait une de ces grandes tables dites "lorraines (?)" en chêne massif, à pieds tournés et munie d'un vaste coffre fermé par un couvercle à glissière, la "table pétrin". C'était dans le coffre de cette table que la pâte était longuement travaillée. Je me souviens que mes parents se relayaient pour cette tâche qui rendait la pâte de plus en plus collante. On mettait ensuite cette pâte dans des corbeilles de vannerie que l'on portait sur un lit désaffecté. On recouvrait d'un édredon pour activer la fermentation, pour "faire lever la pâte".

Ce qui nous intéressait surtout, jeunes de cette époque, c'était la fournée de tartes que l'on cuisait spécialement, une fois l'an, pour la St Remy, fête du village qui tombait régulièrement le premier dimanche d'octobre. La fête regroupait toute la famille dispersée dans la contrée. Il n'y avait encore que de très rares automobiles — privilèges de quelques industriels — aussi les uns venaient en carriole, d'autres à cheval ou à bicyclette ou, tout simplement, à pied. Il y avait toujours beaucoup d'entrain car, bien que simple, le menu était très copieux et la tarte en était le dessert traditionnel avec le gâteau conique que l'on appelait "biscuit de Savoie". Les veilles de ce grand jour, grand branle-bas... Dès le vendredi, on chauffait le four en y brûlant deux fagots de bâtons bien secs. On recommençait le samedi où deux autres fagots étaient brûlés et faisaient prendre une teinte blanchâtre à la voûte d'argile du four.

Cette année-là, ma mère avait préparé 28 tartes — Mais oui ! vingt-huit ! — soit aux pommes, coupées en fines lamelles et couvertes d'une feuille de pâte, soit en "kmou", semoule délayée avec du lait et des œufs battus. Toute la braise résultant de la combustion des fagots ayant été retirée avec le "rvoye", sorte de raclette à long manche et les tartes ayant été disposées sur leur "tartier" de fer noirci, on les enfournait à l'aide d'une longue pelle en bois qui, d'un coup sec, les déposait sur la sole brûlante du four.

Ce samedi mémorable, avec mon frère, nous assistions à l'opération et nous contemplions les vingt-huit tartes qui garnissaient presque totalement la surface du four, pourtant vaste... Ô ! pendant la cuisson ! Cette odeur de pâte cuite, de fruits chauds ! Une odeur qui me revient encore après tant d'années ! Effluves jamais plus respirées depuis... Cela nous mettait l'eau à la bouche... Et surtout quand, dorées et cuites à point, ma mère sortit les tartes du four pour les aligner sur des claies préparées à l'avance... C'est alors que la tentation fut la plus forte ! Dès que ma mère eut le dos tourné, affairée à la préparation du repas de midi, je choisis une tarte dont les prunes, bien gonflées, semblaient particulièrement juteuses. D'un seul coup de couteau, je la partageais en deux énormes parts encore fumantes que mon frère et moi dévorâmes à belles dents !... Il me semble que, depuis, jamais je n'ai trouvé tarte aussi savoureuse...

Le repas de midi fut vite expédié, il fallait se presser pour préparer la réception du lendemain et... nous n'avions pas faim... Mais, au cours de l'après-midi, les tartes étant refroidies, ma mère les plaça sur les rayons de la grande armoire de chêne. Et nous la voyions compter, recompter... Peine perdue, elle n'en trouvait que vingt-sept. Elle rouvrit même les portes du four craignant d'en avoir oublié une... Elle avait beau répéter « *J'en avais pourtant vingt-huit !* » La pauvre ! Elle ne pouvait pas se douter que ses deux fils avaient été capables d'engloutir, en si peu de temps, une tarte brûlante !



La mairie de Forcey

Les invités se sont quand même régalés ! Et il en restait encore pour le "retour de fête", le dimanche suivant...

Ce n'est que beaucoup plus tard que nous lui avons avoué notre larcin. « *Ah ! Je le savais bien, qu'il y en avait vingt-huit !* »

LA JOLIE POSTIERE

Il était une fois un jeune homme, revenu du service militaire, qui assurait la gérance de la cabine téléphonique de Forcey. Il habitait seul dans le local fourni par la commune, là où était installé l'appareil public. Comme à l'époque il n'y avait que deux abonnés au village, il devait assurer un certain trafic : avis d'appel, télégraphes, communications pour les commerçants, docteurs, vétérinaires, marchands de bois. En plus de son activité, notre jeune homme avait installé un étau avec quelques outils dans un réduit contigü et fabriquait des manches de couteau "tout à la main". Mais la solitude lui pesait...

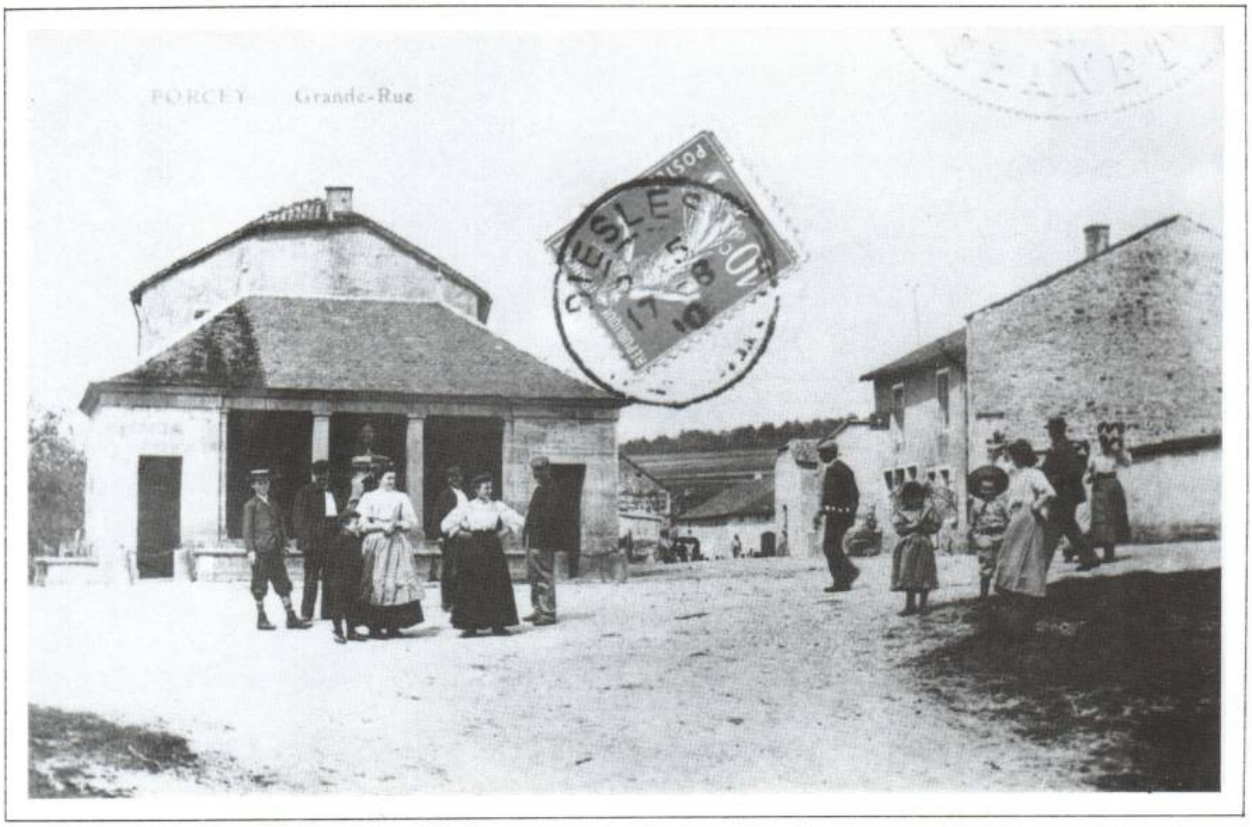
Il avait souvent l'occasion d'assurer des communications téléphoniques pour une localité voisine où demeurait un marchand de bois et c'était toujours la même voix, jeune et douce, qui transmettait les appels. Un beau jour notre jeune homme s'enhardit. Il se mit à parler de la pluie et du beau temps avec la postière à la voix si enjôleuse. « *Mais oui Monsieur,* répondit-elle, *quel beau temps ! Qu'il ferait bon se promener s'il ne fallait pas toujours être au service du public !* ». Petit à petit, bien que brèves car c'était du temps resquillé, à la sauvette, à l'Administration, les conversations prenaient un ton de plus en plus familier... Et toujours cette voix enchanteresse...

Un certain dimanche de printemps, voulant faire connaissance avec cette gentille postière, notre garçon, "tiré à quatre épingles" enfourcha son vélo — c'était le seul moyen de locomotion — et prit la direction de Mareilles. Il s'était renseigné : la cabine téléphonique se trouvait dans l'unique café du village. Une demi-heure après il en poussait la porte. La sonnette retentit dans une salle complètement vite par ce beau dimanche ensoleillé. Il prit place à la première table. Il attendit... Enfin la porte vitrée du fond s'ouvrit. Une petite personne insignifiante, bossue, les cheveux tirés — quarante ans ? peut-être — s'avança et demanda ce qu'il fallait servir. Elle revint, quelques instants après avec la canette de bière et un grand verre à facettes qu'elle posa sur la table. Elle alla s'installer à une table voisine avec son tricot, sans s'occuper de ce jeune client... Et toujours pas de postière. A la fin, n'y tenant plus, notre garçon s'adressa à la petite bossue : « *Mademoiselle R. n'est pas là... Aujourd'hui c'est dimanche... Alors, elle est sans doute sortie ?* » Un grand éclat de rire secoua la pauvre infirme « *Hein ! Vous voilà bien attrapé ! Mademoiselle R., c'est moi !... Oui ! C'est moi qui vous parle si souvent au téléphone !* » Quelle douche pour le pauvre garçon ! Il se sentit si honteux qu'il sortit en bredouillant de vagues excuses et, ses beaux rêves envolés, s'enfuit à toutes pédales...

Le temps qui passe si vite ramena un jour le jeune mari avec sa charmante épouse — à qui il avait raconté son aventure — au village de Mareille. La petite bossue était toujours là. Toujours gaie et riant aux larmes, de sa voix si douce elle leur remémora la scène... Hélas, au cours de l'hiver suivant, un hiver qui fut particulièrement rude, la pauvre handicapée qui devait effectuer la distribution postale dans les fermes éloignées du village prit froid dans les sentiers remplis de neige durcie par le gel. Elle s'éteignit doucement, d'une pneumonie, sans se plaindre, sans regret pour cette vie où elle avait tant souffert de son infirmité...

LES VEPRES DE LA ST REMY

Peu après 1918, la paroisse était desservie par l'abbé Pettermann, curé de Bourdons. Les vêpres se chantant à 4 h de l'après-midi, chacun avait eu le temps de faire honneur aux plantureux — et bien arrosés — repas de la St Remy. Le Père Roché avait, lui aussi, dignement festoyé et sa trogne était bien rouge.



La Grande-Rue et le lavoir

Cette année-là, pour offrir plus de solennité aux offices du St patron, l'abbé s'était fait accompagner par son chantre de Bourdons, un nommé Simon, petit homme sec, à la voix aigüe et chevrotante, d'un âge imprécis, avoisinant peut-être la soixantaine. Bien sûr, cela n'était pas pour plaire à notre chantre de Forcey, le sabotier Roché ! S'estimant supplanté, il foudroyait du regard le pauvre Simon qui s'était réfugié tout au bout du premier banc qui leur était réservé, le "lutrin".

Lorsqu'on eut entonné les psaumes, de nos deux chantres, c'était à celui qui couvrirait la voix de l'autre et, dans une cacophonie sans pareil, le Père Roché tentait d'imposer silence à la voix pointue de son rival... N'y arrivant pas et oubliant le caractère sacré du lieu, il lança tout à coup à haute voix à l'intention de Simon « *Vas-tu taire ta gueule ?* » et l'autre de répondre en patois « *Mâ ! J'chantô cmen-çai ai Ryné !* » (Mais je chante comme cela à Reynel, localité dont il était originaire). Entendant depuis l'autel cet éclat de voix, le pauvre abbé se retournait, réprimant à grand'peine une forte envie de rire tandis que dans l'assistance c'était un mélange de murmures de réprobation et de gros rires étouffés... Finalement, ne voyant pas d'autre issue à la situation, l'abbé Pettermann alla tout bonnement prier son chantre Simon de garder le silence. Celui-ci s'y résigna à regret, à la grande joie de Roché, qui heureux d'avoir enfin "cloué le bec" de son rival, entonna fièrement le "Magnificat", d'une voix à faire trembler tout l'édifice !

LE FEU DE CHEMINEE

Ce n'est qu'en 1930 que le village fut électrifié. Avant, et surtout pendant les longues nuits d'hiver, une obscurité totale régnait dans les rues. Un soir, le repas terminé, bien au calme dans la maison, nous allions nous mettre au lit quand nous fûmes surpris par des crépitements insolites venant du dehors. Nous bondîmes dans la rue. Celle-ci était éclairée de façon anormale et une grande lueur venait de la maison du sabotier Roché, notre voisin. Le feu avait pris dans la cheminée et les flammes, dépassant le toit, dégageaient une âcre fumée de suie brûlée !

Pour son chauffage, le Père Roché ne brûlait que les "ételles" ou les "creusottes" provenant du façonnage des sabots. Pour plus de facilité, les plots de hêtre étaient traaillés "verts", de sorte qu'en se consummant dans l'âtre, le bois produisait une abondante fumée. De surcroit, Roché détruisait également par le feu les cosses de pois et de haricots et tous les détritus du ménage. Un jour même il "incinéra" un gros lapin crevé qui, posé en travers des chenets, se consuma lentement en dégageant alentour une odeur épouvantable...

Pour l'heure, il y avait le feu dans la cheminée ! Mais le plus pittoresque était de voir la silhouette gesticulante de Roché qui, malgré ses 75 ans, s'était juché sur le toit, versant des seaux d'eau dans le conduit en jurant comme un païen ! Chaque seau provoquait un nuage de vapeur et une gerbe d'étincelles qui montaient vers le ciel. Le feu semblait ainsi reprendre de plus belle... Il n'y avait pas d'adduction d'eau au village et c'était sa femme Stéphanie, "Fanie", qui, en trainant la jambe, allait puiser l'eau aux seaux, à la fontaine publique distante d'une bonne trentaine de mètres. Roché s'impatientait, trouvant que l'eau n'arrivait pas assez vite. Tant et si bien que "Fanie", pourtant habituée aux colères de son mari, finit par lui lancer vertement « *T'as qu'à y aller, toi !* ». Et, furieux, Roché de répondre « *Scoue-don ta patte et tais-don ta gueule ! Tu vas ameuter tout l'pays !* » Trop tard ! Les voisins étaient déjà tous attroupés devant la maison et invectivaient le sabotier « *Si vous ne brûliez pas tant de cochonneries, ça n'arriverait pas ! Vous risquez de mettre le feu aux autres maisons !* » Bien qu'à demi couverte par le crépitement des flammes, on entendait la voix de Roché qui hurlait « *Tas d'vaches ! J'ai pas besoin de vous pour éteindre mon feu !* ».

Heureusement bâtie en moëllons du pays, la cheminée était solide. Ses épaisses parois résistèrent au traitement de choc de l'eau et du feu. Quand toute la suie accumulée dans le

Le bureau de poste de Forcey

conduit eut complètement brûlé, ce qui prit trois bons quarts d'heure, le feu s'éteignit. Roché descendit et rentra en maugréant, furieux d'avoir été surpris par les voisins. Une responsabilité qu'il rejetait évidemment sur sa femme ! Le lendemain, "Fanie" n'eut plus qu'à laver, seule, le pavé recouvert d'un amalgame de suie et d'eau. Ingrate besogne dont elle se serait bien passée...

LE BEC MATADOR DU PERE JEAN

Ancien employé du moulin de Forcey, le Père Jean avait conduit, durant toute sa vie, ces grandes voitures bâchées à quatre roues bandées de fer qui transportaient les sacs de farine chez les boulangers et chez les particuliers qui cuisaient encore leur pain. Maintenant, dans une petite maison appartenant à son ancien patron, sa femme décédée et ses enfants partis gagner leur vie ailleurs, il vivait seul et chichement car il n'y avait alors ni "Sécu", ni "Retraite des Vieux". Souffrant des jambes, il restait des heures entières, assis auprès de sa table, rêvassant devant un verre de vin dans lequel il trempait des tranches d epain. Le jeune "Mimile", un garçon d'une dizaine d'années, venait fréquemment lui tenir compagnie pour l'entendre raconter les histoires qu'il avait vécues autrefois, au cours de ses tournées dans la région.

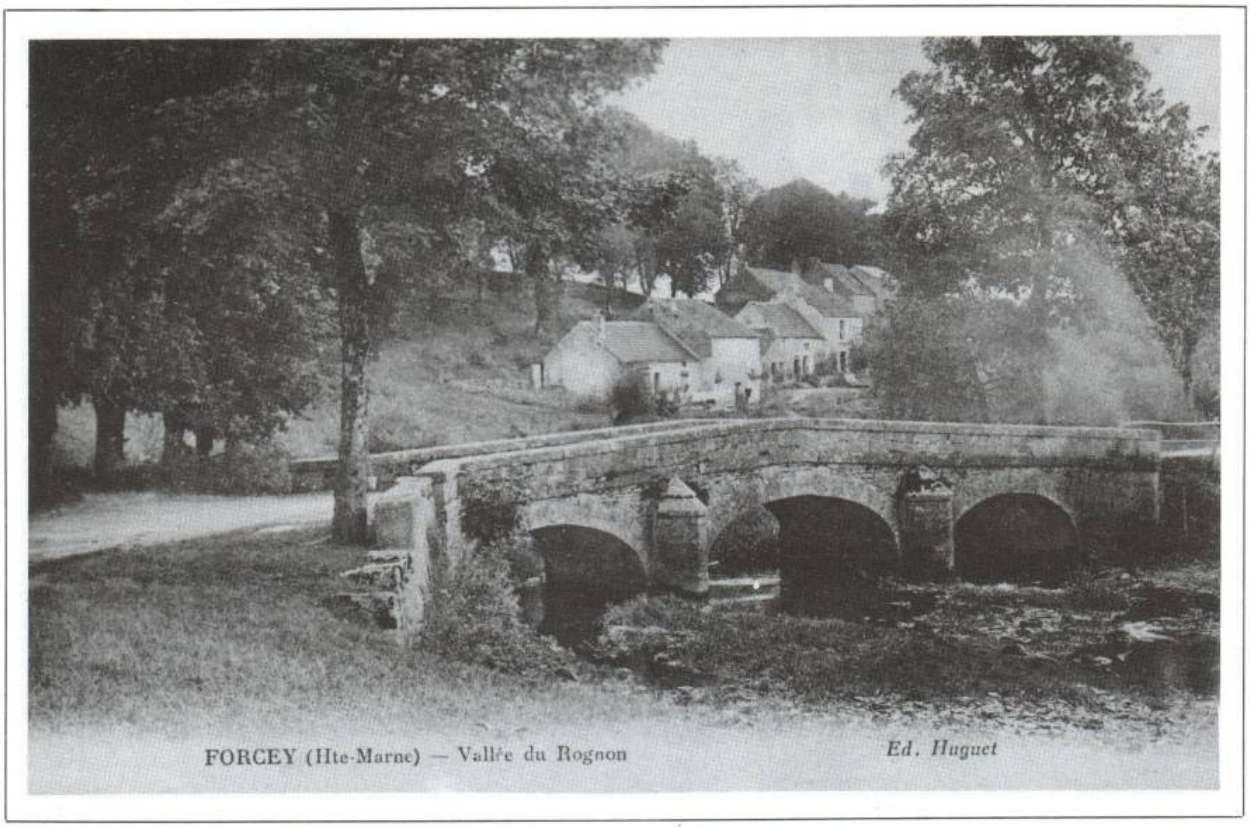
Un certain jour, le "Père Jean" demanda au "Mimile" de monter au grenier lui chercher des pommes qu'il avait étalées à même le plancher pour les conserver quelque peu. Agenouillé pour remplir le panier, notre jeune gars remarqua une sorte de tige de fer, retenue par un écrou à oreilles et que l'on pouvait manœuvrer à la main. Curieux, il essaya de tourner. Bien que ce fut un peu dur, il dévissait, dévissait toujours, ce demandant à quoi cela pouvait bien servir. Tout à coup se produisit, en dessous, un fracas épouvantable ! « *Mon bec Matador !* » s'écria le "Père Jean"... Hélas ! Ce que "Mimile" venait de dévisser était le piton qui retenait la grosse suspension à pétrole ! Celle-ci venait de sécraser sur la table. Abat-jour de porcelaine, verre de lampe gisaient en mille morceaux épars dans le pétrole et le vin mêlés. Le "Père Jean", ne comprenant pas ce qui venait de se passer, ne cessait de vociférer et entre deux jurons répétait « *Mon si beau bec Matador qui éclairait si bien !* »

Oubliant le panier de pommes, "Mimile" descendit du grenier à toute vitesse et disparut, profitant de la stupeur du vieil homme. Il ne reparut que longtemps après chez son vieil ami. La suspension avait repris sa place, sans abat-jour. Les deux supports faussés la tenaient de travers et le lourd contre-poids accentuait encore cette inclinaison... C'est ainsi que le vieil ouvrier termina sa vie, fort mal éclairé par un "bec matador" tout cabossé...

LE JEU DE LA POELE

Le maréchal-ferrand, qui tenait également le café, était voisin du "Père Jean". Entourée d'un mur assez haut, la cour de sa maison convenait parfaitement au jeu qu'il y avait installé pour distraire ses clients. Entre deux gros pitons enfoncés dans les pierres, il avait tendu un fil de fer qui passait dans l'œil de la queue d'une vieille poêle à frire. Bien culottée par un long usage, celle-ci était noircie à souhait. Insuffisamment sans doute au gré du maréchal qui en enduisait le fond avec de la graisse à chariot bien épaisse, mêlée du "poussier de forge". Dans cette amalgame il collait quelques pièces de monnaie de 0,50 F et de 1 F et une seule pièce de 5 F, le premier prix ! A cette époque le franc valait ses 20 sous et cela représentait un bel enjeu !

La règle du jeu consistait simplement à détacher la pièce avec la langue ou le nez sans se servir des mains ! Bien qu'assez difficile, le jeu en valait la peine, d'autant que les gains étaient de suite échangés contre des "canons de gros rouge". Le "Père Jean", le "jeune Léon" et Louis dit "La Pipe" étaient les concurrents les plus acharnés. Les badauds surveillaient les essais infructueux et encourageaient les joueurs en riant bruyamment lorsqu'ils voyaient les visages de plus en plus



Le pont sur le Rognon

noircis ! Le "Père Jean" conservait la barbe et ne se lavait pas quotidiennement ! Moustaches et menton restaient donc englués d'un enduit noirâtre pendant les jours suivants... Il ne s'en souciait guère. Pour lui, l'essentiel était de boire le plus possible de "canons" gratuits et il en mettait de l'ardeur à décoller les pièces !

L'OMELETTE EN NEIGE

L'angélus de midi venait de sonner au clocher de l'église. Jules, le vieux sonneur, plus connu sous le surnom de "Lambérot", revenait à la maison en traînant ses vieux sabots, glissant sur la neige fraîchement tombée. Il se dépêchait de rentrer pour se mettre à table et avaler son maigre repas avant de se remettre au travail, lequel consistait à rectifier, à la lime, les lames de couteaux forgées par son voisin. Rentrant également à la maison paternelle, Léon, un jeune homme du pays, rencontra le sonneur devant la maison d'Yvonne, une demoiselle qui vivait en la seule compagnie de sa vieille maman, son père étant disparu dans la grande tourmente de 14-18. Après un bref salut, les deux hommes se séparèrent. Mais, regardant le ciel bas tout chargé de neige, Léon remarqua, chassé par le vent du Nord-Ouest, une colonne de fumée sortant de la cheminée. C'était Yvonne qui, préparant une omelette, avait attisé son feu. Elle tenait déjà la poêle à grande queue dans l'âtre, au-dessus de la flamme. Léon, très farceur, ramassa vite une poignée de neige, en fit une boule bien serrée et, la lança... Le hasard voulut — il eut recommencé cent fois qu'il n'y serait pas parvenu ! — que la boule de neige, passant par le large orifice de la cheminée, tombe juste dans la poêle où renflait l'omelette ! La pauvre Yvonne, ne se rendant pas bien compte de ce qui arrivait, se mit à pousser de grands cris et sortit dans la rue, tenant toujours à bout de bras sa poêle où nageait un amalgame sans nom !...

La rue était vide. Léon avait détallé à toute allure. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'Yvonne apprit la vérité... Elle en riait encore l'été dernier...

LES QUEUES DE VACHES

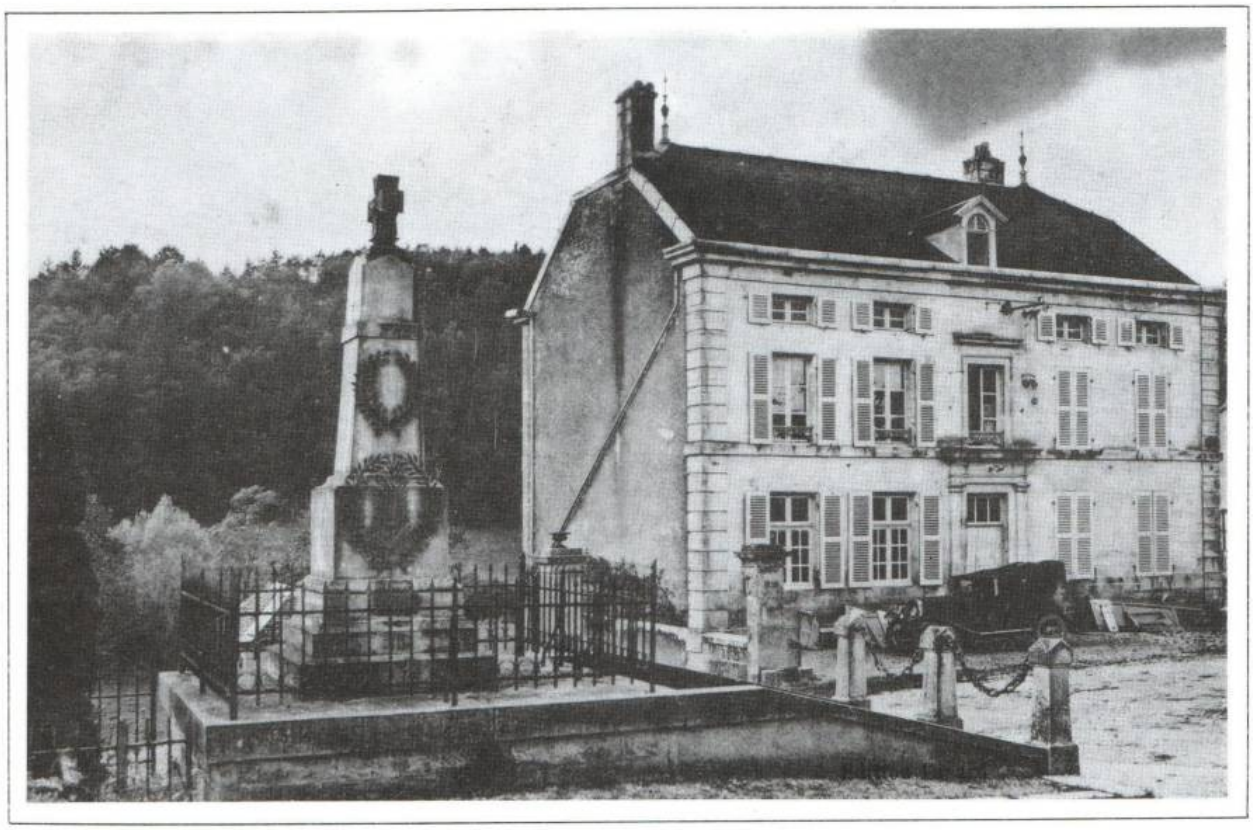
Chaque ménage disposait de quelques bouts de champs exploités avec l'aide d'un voisin cultivateur. Il nourrissait également un cochon, quelques poules, des lapins et souvent plusieurs vaches. Chacun pouvait ainsi vivre sur ses produits, lait, fromage, beurre, œufs et viande. Dès qu'ils avaient une dizaine d'années, les enfants conduisaient les vaches au pâturage. Ils les "menaient aux champs".

Un beau jour d'été, un jeune garçon s'en était allé avec les trois vaches familiales pour les faire paître dans un champ de luzerne. Les heures lui paraissaient bien longues. Il commençait même à s'ennuyer fortement quand, dans l'une de ses poches, il découvrit un bout de ficelle. C'était quelque chose de solide, de la qualité dite "sisal" qui avait servi à lier les gerbes de la dernière moisson. Avisant deux vaches qui paissaient bien tranquillement l'une à côté de l'autre, notre gaillard lia ensemble, prestement, leurs deux queues avec sa ficelle... Bien calmes, les pauvres bêtes ne s'en aperçurent pas de suite. C'est seulement lorsqu'elles voulurent chasser, avec leur queue, les tâons qui les importunaient, qu'elles se sentirent prisonnières. Cherchant alors à se libérer, elles tirèrent, chacune de son côté. La ficelle était solidement nouée. L'inévitable se produisit. A force de tirer il y en eut une dont le bout de la queue, complètement dénudé s'arracha, à la grande stupeur du jeune garçon qui n'avait évidemment pas prévu cela...

Tout penaud il rentra au village. Malgré ses explications embrouillées, il eut droit à une magistrale correction dont il doit encore se souvenir ! Ses parents durent payer une visite de vétérinaire... Ce dont ils se seraient bien passés !

LE GARDE CHAMPETRE ET SES MOUSTACHES

A longueur de journée il forgeait des lames de couteaux sauf lorsque, coiffant son képi aux initiales "G.C.", il parcourait la plaine en quête de quelque problématique délinquant... Même



La Mairie et le Monument aux Morts

alors, les choses s'arrangeaient en famille et nul n'a souvenance qu'il ait jamais dressé un seul procès-verbal ! Notre homme était célibataire. Ce "vieux garçon" vivait avec sa vieille mère. Très adroit, il rendait de multiples services. Avec des limes usées il fabriquait des burins, des ciseaux de menuisier, des planes à deux mains, des bédanes, etc... Comme il fallait des manches à ces outils, il avait construit, lui-même, un tour rudimentaire qu'il actionnait par une pédale. Il tournait également des pieds de guéridon dans du vieux chêne. Il y fixait un plateau ovale, toujours en chêne massif très sec, qu'il rabotait à la main, bien évidemment. Certains de ces guéridons meublent encore actuellement plusieurs maisons du village.

C'est de ses moustaches qu'il tirait la plus grande fierté. Lui barrant la figure, elles se tenaient très droites. Il les lissait souvent avec ses doigts et elles étaient si longues que, parfois, il les faisait passer autour de ses oreilles ! Il disait même que, de temps en temps, il lui arrivait d'être obligé de les rogner un peu. S'étant livré à de savants calculs, il répétait « *Ah ! Mon ami ! Si je n'en avais pas coupé ? Elles auraient maintenant 7,50 m de long !* » Ce qui effectivement eut été plutôt gênant...

Dans sa jeunesse, il avait courtisé une aguichante parisienne venue passer quelque temps chez une tante qui demeurait au village voisin, dans une petite maison isolée surplombant la route. C'est là qu'il passait ses dimanches.

Or un jour, ayant "oublié" de rentrer le lundi matin, il aperçut sa mère qui venait le relancer. C'était une femme qui ne badinait pas avec les principes et elle se doutait bien du lieu où il se trouvait. Tandis qu'à pied, elle suivait les méandres de la route, notre amoureux, passant par l'arrière de la maison et coupant ensuite à travers champs, regagna prestement son travail. Quand sa mère revint, il était bien affairé et, très décontracté, il lui demanda d'où elle venait ainsi !

Jamais la brave femme ne comprit comment son gredin de fils avait pu se tirer de cette situation...

MADAME COGNAC

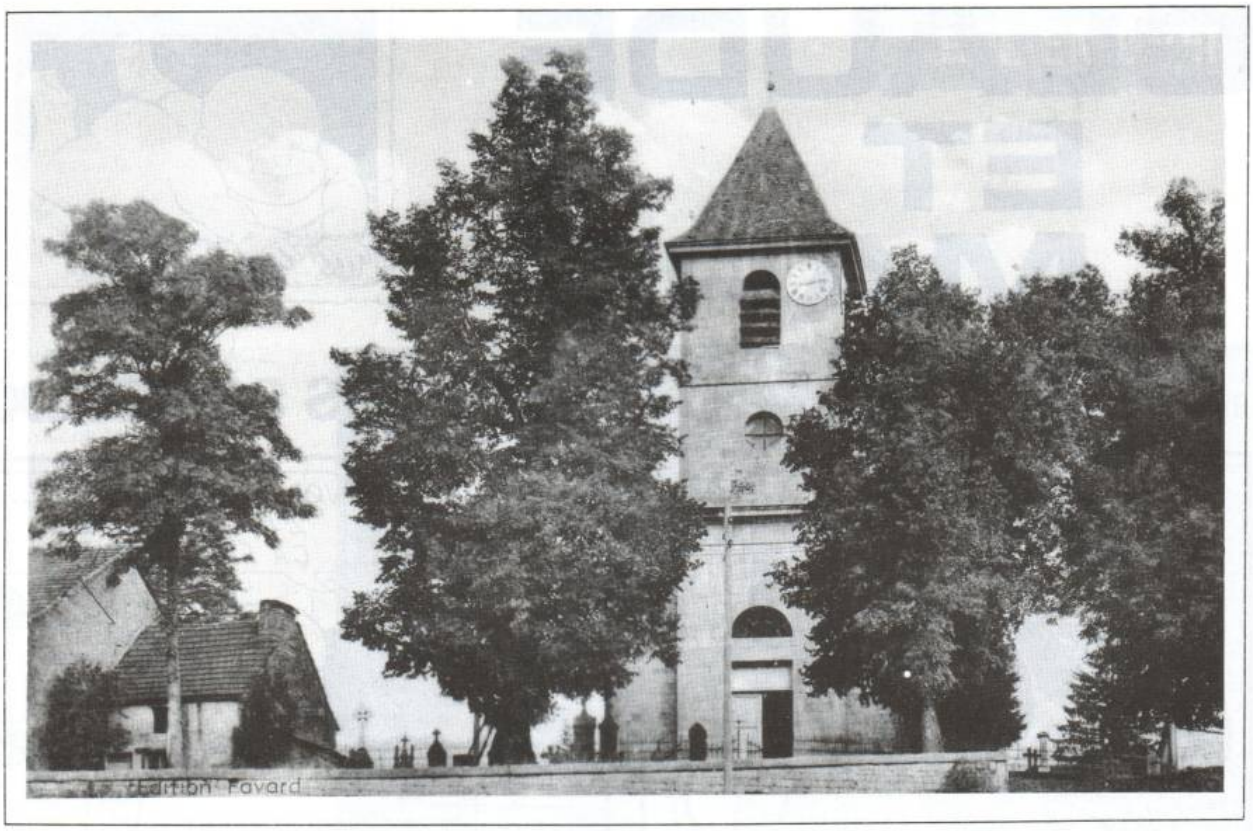
A l'automne 1917, Forcey n'avait sans doute jamais connu une pareille animation : camions, voitures légères, motos-sidecars passaient en trombe dans la poussière et le fracas des moteurs. Le pays en effet servait de cantonnement aux Américains qui logeaient chez l'habitant. Ces grands gaillards en kaki étaient heureux de fraterniser avec nous, jeunes de 15 ans qui étions émerveillés par tout cet imprévu. Nous les invitions chez nos parents. Ils étaient très friands de tartes aux mirabelles mais surtout ils appréciaient l'eau-de-vie de prunes que chaque ménage pouvait distiller librement en ce temps-là.

Au bout de la rue, un peu isolée, était la maison de "La Julia". Les soldats américains s'y retrouvaient, parlant haut, fumant beaucoup et dégustant, à longueur de journée, cette bonne eau-de-vie du pays qu'ils avaient baptisée "Cognac". Ils avaient d'ailleurs surnommé la Julia "Madame Cognac" ! Beaucoup d'entre eux ne ressortaient de chez elle qu'en titubant, ce qui, bien sûr ne plaisait guère aux officiers.

Et, un beau matin, en allant rendre visite à nos amis américains cantonnés dans une maison située en face de chez Julia, nous vîmes une sentinelle qui, fusil sur l'épaule, faisait les cent pas dans la rue. Devant notre étonnement l'un des Américains nous montra une pancarte apposée sur la porte de la Julia "*NO ADMITTANCE FOR SOLDIERS*" et nous traduisit "*Consigné*" !

Justement "Madame Cognac" sortait de sa maison à cet instant. Grande femme osseuse, cheveux pendants et teint couperosé — elle ne manquait pas de trinquer avec les invités. Voyant la pancarte elle resta un instant interloquée puis, rentra précipitamment chez elle. Et, les jours suivants, les soldats ivres et faisant de grands gestes, continuaient leurs marches zigzagantes dans les rues du village... !

L'accueillante "Madame Cognac" avait ouvert sa fenêtre donnant sur l'arrière de la maison. Les Américains n'avaient qu'à sauter la clôture du jardin, loin des yeux de la sentinelle...



L'église saint Remy de Forcey

Nos soldats partirent un beau matin. Du seuil de sa porte, la Julia, plus ivre que jamais, leur faisait de grands gestes d'adieu. Elle ne pouvait se douter que nombre de ses clients ne reverraient jamais leur Californie natale...

CHANTRE ET BEDEAU

Le voisin Roché, sabotier de son état, était aussi chantre à l'église et malgré ses 70 ans sonnés, il s'en tirait fort bien. Le sacristain, Auguste Jeanny, dit "Chambord", brave homme un peu effacé, était forgeron. De par ses fonctions de "bedeau" c'était lui qui distribuait le pain bénit du dimanche.

Mais le chantre-sabotier Roché le jalousait et le haïssait : « *Après ma mort,* disait-il, *je vais monter à la grande échelle conduisant au Paradis. Bien sûr St Pierre, avec ses grosses clés en garde la porte. En me voyant gravir les derniers échelons, il va tout de suite m'accueillir en disant* — « *Ah ! Vous voici, Monsieur Roché !* » *Et, m'ouvrant la grande porte* — « *Entrez vite, je vous attendais !* » *Je vais aussitôt lui demander* — « *Chambord est-il là ?* » *Il va me répondre* — « *Mais oui, tu le vois, n'est-ce pas ! Il est assis tout là-bas, dans le fond !* » *Mais je vais lui dire* — « *Fous-le dehors ! Où je n'entre pas !!* » — « *Et pourquoi ?* » *me demandera Saint Pierre.* — « *Parce que Chambord a mangé du pain bénit aussi gros qu'une maison !!!* »

Il faut préciser que lorsque tous les assistants avaient été servis et que le "chantier" avait été détourné à l'intention de celui qui offrirait le pain du dimanche suivant, le pain bénit restant était pour le sacristain qui, bien sûr, le mangeait. Pour Roché cela ressemblait à un grave péché, d'où son irrascible courroux et, sans doute aussi, sa terrible jalousie à l'égard du pauvre "Chambord".

PAS DE GOUTTE !

Dans notre vallée du Rognon, cette année-là, l'hiver avait été particulièrement rigoureux. Février se terminait. La neige avait presque disparu et le soleil était déjà chaud. Sur les routes enfin dégagées, la circulation avait repris. Ce matin-là, il avait encore un peu gelé, de cette gelée blanche qui décore de givre arbres et vallons. Après cette longue période d'inactivité, l'atelier de cycles reprenait vie.

Vers les dix heures arrive un vieux client du village voisin. Garde-forestier retraité il avait conservé son antique vélo "Labor" au double cadre et grandes roues de 700. Après avoir détaillé les réparations à effectuer, pneu arrière à changer, freins, câbles à remplacer, notre Père Geoffroy se chauffait près du vieux fourneau "Farnecourt" chargé de rondins de charme bien sec en me regardant travailler. Chacun connaissait son "péché mignon". « *Père Geoffroy ! Vous boirez bien une petite goutte par ce temps frisquet ! ?* » — « *Oh non ! Monsieur Marcel ! Pas d'alcool ! Jamais d'alcool ! Mais, un "ptit marc", si vous voulez...* »

Le brave homme, né en pays vignoble de la région de Coiffy, ne pensait jamais qu'un "ptit marc" pouvait tout de même être, aussi, de l'alcool ! Il est mort à plus de 85 ans ! Le vieux "Labor" a fini à la ferraille...

M. Favard

GLAUDE ET MARIE

dans une histoire CHAPLATTE

AU POIDS SON PRIX

VERRES DE MARIAGE

Ces deux beaux verres appartenaient à Hélène († 1925) et Marcel Grapinet-Decesse, son époux originaire de Chaumont (52). Ils servaient, régulièrement, à toutes les grandes fêtes et, cela intriguait fort la jeune nièce dont la curiosité ne fut jamais satisfaite, la tante se contentant de lui répondre : « Ce sont les nôtres ! »

Photo de Mme Jacqueline Quef-Allemant.

UN GOUTER AU CIDRE A ESTISSAC (Aube)

Dans les années 50, mon frère et moi, avions l'habitude d'inviter nos amis, une ou deux fois l'an, pendant les vacances.

Avec l'autorisation de nos parents, nous nous réunissions pour goûter à Estissac, dans la maison de notre grand-mère qui, âgée alors de plus de 80 ans, vivait presque en permanence avec nous à Troyes.

Nous partions à bicyclette avec nos quelques amis de Troyes et retrouvions, à Estissac, ceux qui vivaient aux alentours.

Nous avions généralement la permission d'ouvrir quelques bouteilles de cidre bouché pour accompagner les tartes aux fruits que j'avais confectionnées. C'était l'époque où, à la campagne, chacun faisait "son" cidre...

« Alain, tu pourras prendre le cidre à la cave, sur le porte-bouteilles, côté gauche. » avait suggéré maman...

Il faisait beau et chaud. Nous levons nos verres à notre jeunesse, à l'été et au plaisir de bavarder entre amis.

« Dis-donc, ton cidre me donne l'impression d'être du vin blanc ?! Et même du bon vin blanc !
— Exact ! Excellent vin bouché ! »

Je regarde mon frère à la dérobée, d'un air interrogateur et quelque peu inquiet. De son visage rond au sourire satisfait, se dégage un "je-ne-sais-quoi" d'énigmatique.

De retour à Troyes, je lui demande des explications.

« Eh oui, quoi, je me suis trompé ! Devant le porte-bouteilles, je ne me suis plus rappelé s'il fallait prendre le cidre à droite ou à gauche !
— De toute façon, il faut le dire à maman.
— Oui, mais attends le souper, quand papa sera là ! »

...

« Votre goûter a-t-il été réussi ? » s'informa-t-on au cours du repas.
« Oui, épatant, merci... Mais, voilà... On doit vous avouer quelque chose.»

Le silence se fait pesant autour de la table familiale ;

« Eh bien ! dit Alain, je me suis trompé de côté en me servant sur le porte-bouteilles ! Et en fait, c'était du vin blanc bouché que nous avons bu... Il faut dire qu'il était excellent ! »

« Ah ! Ah ! Ah ! T'en as fait une belle ! répondit mon père en s'esclaffant. Mais, vous avez bu le "vin des Porteurs" ! Cela fait bien quinze ans que ta grand-mère l'avait mis de côté pour le jour de son enterrement ! Je me disais toujours qu'il faudrait mieux le boire, ce vin, car ta grand-mère est solide au poste et il finira par retomber en enfance ! Mais, à chaque fois que j'ai abordé le sujet, je me suis attiré les foudres et de ta mère et de ta grand-mère !... »

Grande femme sèche, ma grand-mère était restée de marbre. Elle avait pris son air altier et serrait ses lèvres minces. Mais, ses yeux exprimèrent un "je-ne-sais-quoi" d'énigmatique. C'était un sourire, certes, tout comme son petit-fils... mais, en forme de bravade...

Extraits de "souvenirs" de Mme Gorget-Tabouret d'Estissac.

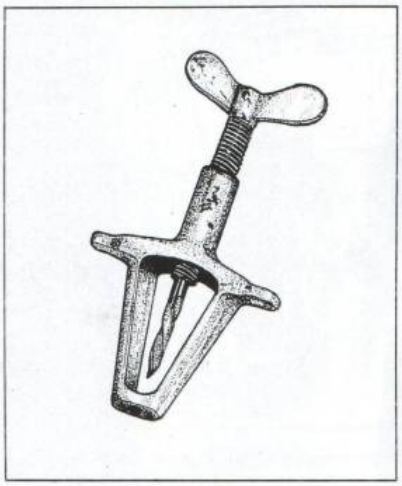
A PROPOS DE DIALECTE

M. J.-M. Corbet était instituteur, dans les années 1970, à Donnement, canton de Chavanges (Aube). Il a pu constater que la confusion entre les nasales AN/ON dont nous avions parlé dans le N° 94 sur le langage troyen, y était encore fréquente même chez les enfants.

J'ai été surpris de les entendre dire « On joue à ptit con ! ». Renseignement pris, il fallait, bien sûr (?) comprendre « On joue au petit camp ! ». Lors même que l'on est frais émoulu de l'Ecole Normale, il y a de quoi être surpris !

UN PERÇOIR A COURROIE

C'est grâce à M. Marcel Favard de Forcey que nous avons pu résoudre l'énigme posée par cet outil. Il s'agit d'un perce-courroie. Les motocyclettes d'autrefois disposaient d'une transmission par courroie. Cette courroie de caoutchouc entoilé était de section trapézoïdale. Il fallait en raccorder les deux extrémités par un maillon articulé fixé par deux vis d'où la nécessité de percer, à chaque bout, un trou régulier qui ne provoque pas de déchirure. C'était somme toute fort simple mais il fallait, pour découvrir l'outil, les connaissances d'un ancien réparateur de cycles et, M. Favard est de ceux-là puisqu'il dut se reconvertir dans cette branche lorsque le marasme économique atteignit la coutellerie.



LES SONNEURS DE CLESLES

M. Jean-Marie Corbet nous a fait parvenir copie de cet intéressant bail passé devant notaire au XVIIIe siècle à Saint-Just (Marne).

Fait le 19 octobre par Paul et Jean Millard, tous deux marguilliers en charge de l'œuvre et fabrique de Clesles, à Nicolas Lefevre, Denis Lefevre et Claude Brodest, pendant 3 ou 6 années, moyennant 20 livres par année. Par lequel bail Nicolas Lefevre, Denis Lefevre et Claude Brodest s'engagent et s'obligent solidairement à sonner, carillonner les cloches dépendantes de l'église, toutes les veilles de fêtes solennelles à midi et le soir et tous les jours de fête et dimanches pendant les processions qui se feront en la-dite église en la manière accoutumée, comme aussi carillonner les-dits jours de fêtes solennelles à midi et le matin et à sonner tout pareillement les premiers coups de Messes et la Passion qui se diront dans la-dite église pendant les-dits jours de fêtes et dimanches et ce pendant 3 ou 6 années consécutives au choix des parties à commencer à la Saint Rémi (1er octobre). Seront tenus les-dits sonneurs à sonner tant pour les morts, messes d'aubaines qu'autres sonneries quelconques. Outre les 20 livres, il leur sera payé le prix accoutumé.

Fait à St Just le 19 octobre 1741. Signé à la minute : Etude Maîtrejean, notaire, Nicolas Lefèvre, Denis Lefèvre et Claude Brodest et les deux témoins accoutumés.

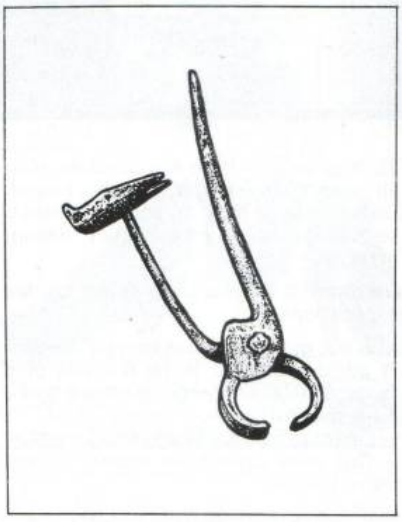
DIABLERIES AU CHATEAU DE LA MOTTE HERAULT

Ce même correspondant nous transmet un extrait de « *Notice sur le pays de Clesles par l'abbé Guyot, curé de Bagneux - Sézanne - Imp. Lib. A. Patoux 1881* »

On rapporte qu'un cierge brûlait continuellement le jour et la nuit dans un des murs du château, que ce cierge ne s'éteignait jamais quoi qu'il arrive. Toujours vers minuit, de grands diables, disait-on, faisaient rapidement le tour du château à l'intérieur et à l'extérieur. Malheur à la personne qu'ils rencontraient, ils ne manquaient pas de l'entraîner dans quelque sabbat au milieu des bois ou le faisaient noyer dans quelque fosse. La nuit de l'Avent, c'étaient encore les "culards", autre genre de diables qui apparaissaient et couraient ça et là et frappaient les personnes qu'ils rencontraient. Aussi, dans la crainte de semblables apparitions, l'homme le plus hardi ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur en allant à ce château hanté par des revenants. D'aucuns même hésitaient à s'y aventurer nuitamment aussi personne ne voulait acheter le-dit château ni y demeurer.

S'il existe encore la rue du château et un lieu-dit, le château, il n'y a plus trace de ce bâtiment depuis le XIXe siècle.

Amis lecteurs, si vous connaissez, dans votre région, de telles légendes relatives aux diableries, aux sabbats, aux sorciers ou aux fées, nous serons ravis si vous voulez bien nous les signaler.



PAS DE TOUT-EN-UN A L'ARMÉE !

Dans notre dernier numéro nous donnions l'avis de deux lecteurs sur cet étrange montage et nous suggérions que peut-être il avait pu faire partie d'un nécessaire militaire. M. J.-M. Beurton nous a fait connaître son opinion à cet égard. Une opinion éclairée puisqu'elle émane d'un ancien vétérinaire de l'armée.

« Il s'agit effectivement et sans nul doute d'une tricoise, tenaille de maréchal-ferrand ayant pour fonction de couper les clous mais aussi de saisir le fer chaud en mettant les extrémités effilées dans les étampures (les trous) du fer et de le poser, délicatement sur la sole.

Ce qui est amusant dans ce "tout-en-un" c'est qu'une des deux poignées a été façonnée pour servir de manche au brochoir qui fait pied-de-biche d'un côté pour arracher le clou et masse arrondie de l'autre pour l'enfoncer.

Ceci dit il reste un point que je ne m'explique pas : même en ferrant à froid (en ce cas les poignées effilées de la tricoise sont sans utilité), il faut les deux outils en même temps au moment où l'on broche ! Si le brochoir tape sur le clou, la tricoise se place normalement sur la muraille du pied, là où le clou vient de sortir pour faire contre-masse, tordre le clou, couper la pointe et le river.

Vous pensez qu'il peut s'agir d'un outil militaire. Cela ne me paraît pas vraisemblable — ou alors c'est un bricolage non réglementaire — ou très ancien. En effet, ayant été vétérinaire militaire pendant dix ans et, assez longtemps, dans un régiment monté, je peux vous dire qu'il existait — et qu'il existe sans doute toujours à la Garde Républicaine de Paris — une "trousse de maréchal". C'est un étui de cuir, allongé et se fermant par des volets rabattus et des courroies. Il contient une tricoise (indépendante !) un brochoir à manche de bois et deux rognepieds (sorte de puissantes alênes destinées à couper la corne) ainsi que des clous. Le modèle que j'ai connu et qui était le dernier, à n'en pas douter, pouvait dater du Second Empire.

Ce qui me fait penser que ce "tout-en-un" est un montage particulier, c'est que le brochoir (tant pour sa masse que pour son pied-de-biche) n'a absolument pas la forme réglementaire. D'autre part, je ne crois pas que cet instrument aurait pu assurer une ferrure parfaite au cours d'une Opération. Or quand il arrivait, en Campagne, qu'un cheval se déferre, c'était très grave ! Il fallait referrer tout de suite et très bien (un jeu de fers préparés et ajustés était, à cet effet, porté par le cheval). En effet, que ce soit pour tracter des pièces d'artillerie ou charger, le pied du cheval était soumis à de très gros efforts et, perdre un fer équivalait à la mort du cheval (tendons coupés, membres brisés), voire à celle de son cavalier !

Il reste que votre outil a été réalisé par un artisan astucieux mais que je le vois plutôt servir comme "trousse d'urgence" pour des particuliers se déplaçant à cheval ou en charette (médecins, commerçants, voyageurs divers). Avec lui on peut réajuster un fer qui se décloue, remettre un clou, retirer un clou qui s'est tordu, voire retirer purement et simplement le fer et poursuivre, tranquillement, son chemin sur quelques kilomètres en attendant la première "station-service", je veux dire le premier village où se trouvait un maréchal — et il y en avait dans presque tous. »

Que pouvons-nous ajouter à une aussi remarquable démonstration ? Sinon que nous sommes heureux — et fiers (Pourquoi pas ?) que notre revue permette la diffusion et, par là, la reconnaissance d'un Savoir.

HORIZONS D'ARGONNE N° 54 - Centre d'Etudes argonnais - BP 8 - 51800 Ste Menehould

Le viaduc d'Arietal ou la persévérance dans l'inutile - Quand les dragons de Louis XIV montaient à l'assaut de Montfaucon - Les lieux-dits de Sénuc - Histoire de la glorification de Sœur Gabrielle - La verrerie de la Fontaine la mitte - Les fondeurs étameurs de Beaulieu en Argonne - Les forêts d'Argonne et de Verdun et la guerre de 14-18 - Tuboplast France - Realmeca... M. Saymanski taxidermiste à Valmy - Argonne F.M. ... Une vieille recette oubliée "la tête de veau en tortue".

LE PETIT CŒURLEQUIN N° 1 - C.R.A.C. - B.P. 4 - 10150 Pont Ste Marie

Animée par Maurice Renard, l'association Carnaval, Recherches, Animations de Creney vient de lancer le premier numéro d'un petit journal local. Parmi les chroniques d'actualité locale il y a place pour des documents d'archives. C'est un accident dû à un excès de vitesse qui est relaté dans ce premier numéro. Au fait, l'accident est survenu le 18 mars 1808 !

TERRES ARDENNAISES - F.O.L. - BP 71 - 08002 Charleville-Mézières cedex.

Le curé Meslier - Le Pays d'Yvois, deux doigts de Lorraine en terre ardennaise - Le Pays d'Yvois-Carignan à l'époque gallo-romaine - De Cendron au Vieux Gaucher : quand beutiers et forgerons animaient les rives de la Wartoise - trains de la forge, trians de la Semoy - Un procès de sorcellerie à La Roche en Ardenne en 1645 - Métier : barragiste - Toponymie de Gespunsart (suite) - La place de l'agriculture dans le département des Ardennes - Trois poèmes pour un solstice - Ce que l'on sait de Gambier - L'artisan sabotier en Thiérache ardennaise.

LA MEMOIRE DE L'AUBE - U.R.A.Q.U.E. - 12, rue E. Gauthier - 10300 Sainte-Savine.

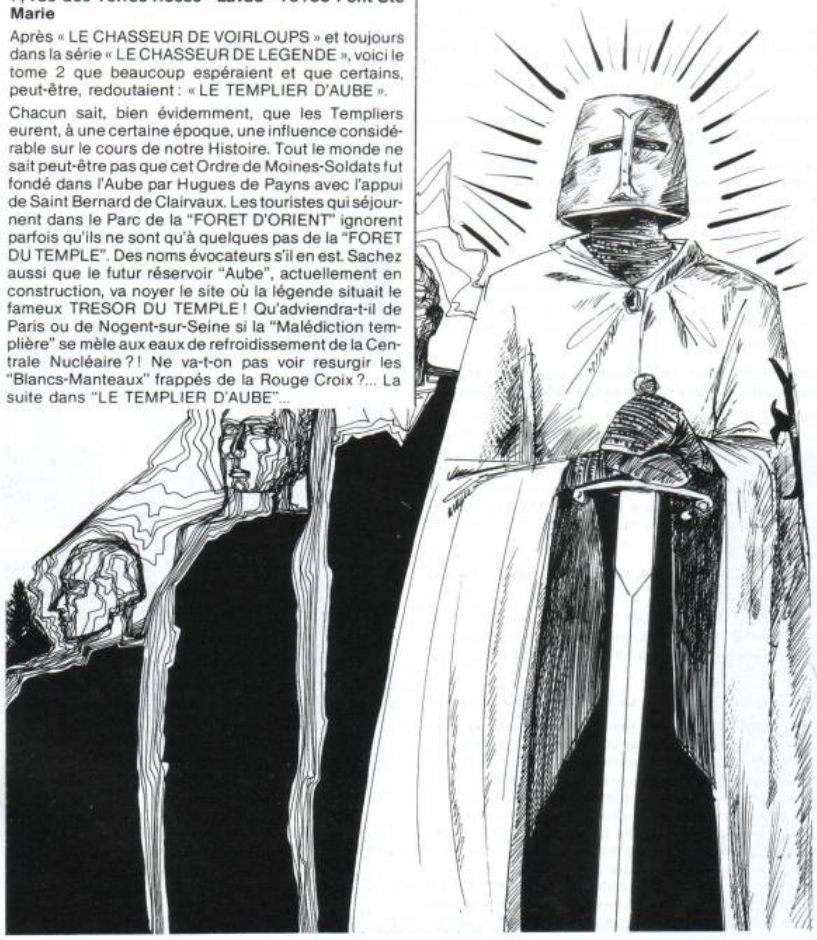
N° 10 - *2e Semestre 1950 - Marguerite Bourgeoys - La vie quotidienne... - L'énigmatique affaire de Mme Vve Dutrain - Les sports...*

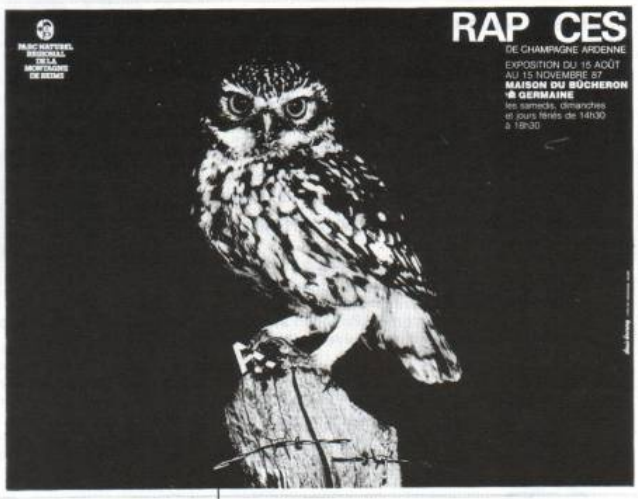
N° 11 - *1er Semestre 1951 - Grande fête de l'école publique - Les inondations... - Le terrible bombardement de Mailly...*

LE TEMPLIER D'AUBE - Ronnie G. Martin et A. Richard - Dargaud diffusion et Lise Patelli-Martin - 7, rue des Terres Roses - Lavau - 10150 Pont Ste Marie

Après « LE CHASSEUR DE VOIRLOUPS » et toujours dans la série « LE CHASSEUR DE LEGENDE », voici le tome 2 que beaucoup espéraient et que certains, peut-être, redoutaient : « LE TEMPLIER D'AUBE ».

Chacun sait, bien évidemment, que les Templiers eurent, à une certaine époque, une influence considérable sur le cours de notre Histoire. Tout le monde ne sait peut-être pas que cet Ordre de Moines-Soldats fut fondé dans l'Aube par Hugues de Payns avec l'appui de Saint Bernard de Clairvaux. Les touristes qui séjournent dans le Parc de la "FORET D'ORIENT" ignorent parfois qu'ils ne sont qu'à quelques pas de la "FORET DU TEMPLE". Des noms évocateurs s'il en est. Sachez aussi que le futur réservoir "Aube", actuellement en construction, va noyer le site où la légende situait le fameux TRESOR DU TEMPLE ! Qu'adviendra-t-il de Paris ou de Nogent-sur-Seine si la "Malédiction templière" se mèle aux eaux de refroidissement de la Centrale Nucléaire ? ! Ne va-t-on pas voir resurgir les "Blancs-Manteaux" frappés de la Rouge Croix ?... La suite dans "LE TEMPLIER D'AUBE"...





COURRIER DES HABITANTS N° 33 - Parc régional naturel de la Montagne de Reims - Pourcy - 51160 Ay.

Les plantes toxiques de Champagne-Ardenne (affiche de 22 espèces) - Les rapaces de Champagne-Ardenne (Expo. U.R.C.A.N.E.) - Centre artisanal - Classes vertes à Commetreuil - Animation artisanale à Ste Germaine - Course d'orientation - Nouvelles brèves - La toponymie en Montagne de Reims (2) - Calendrier des fêtes patronales, animations et expositions.

LA GAZETTE DE CHAOURCE - "COIN-COIN" - N° 203 - M.J.C. - 10210 Chaource.

Parmi les articles d'intérêt local, à retenir l'entretien de Françoise Legrand avec M. Henault *"La grande évasion"*, souvenirs de la période 39-45.

EVOCATIONS - N° 1-2 - Patrimoine de l'Isère - 38460 Cremieu.

Les Augustins de Crémieu au XVIIe - Un Dauphinois hugolien : Gustave Rivet (II) - Nicolas Béranger, soldat de la Révolution à la Restauration.

LE TOUPIN - N° 22 - J.-C. Peretz - La Pistoule - 82110 Lauzerte.

L'outil, préhistoire de l'homme - "Argent content", le musée des Traditions et Métiers de France d'Argent sur Sauldre (Cher) et le Musée rural des Arts populaires à Laduz (Yonne) ainsi que le Musée du bois et de l'outil de Château Montgobert (Aisne)...

La "Fichoutil N° 9 est consacrée à la scie à refendre.

MAISON PAYSANNE DE FRANCE - M.P.F. - 3 bis, rue Léo Delibes - 75116 Paris.

N° 84 - *Pour des "maisons de pays" sauvegardées - L'écomusée de St Dégan en Brec'h (Morbihan) - Le Moulin Garot (Vndée) - L'Etre Serant (Orne) - La Gabertie (Lot et Gar.) - Le village de St Arcons (Hte Loire), un sauvetage exemplaire - Platre-chaux des fabricants Lafarge, Chaubour, Batexpress.*

N° 85 - Des oiseaux et des hommes - L'écomusée de la Grande Lande à Marquèze - La croix de Ste Heulalie (Lot) - Le balancier à tirer l'eau, étude très complexe d'une technique de puisage particulière - La "bretagne" en Lyonnais - Nous ne mentionnons bien évidemment que les principaux sujets abordés par M.P.F. Cette revue cite régulièrement Folklore de Champagne, merci.

MYTHOLOGIE FRANÇAISE - N° 145 - 175, rue de Pontoise - 60000 Beauvais.

Jérôme ou le nom sacré : Hieron Onyma (Cl. Gaignebet) - St Denis est-il Dionysos ? (M. Turbiaux) - St Guignefort est-il Burgonde ? (H. Fromage).

AGUIAINE - LE SUBIET - N° 141 - S.E.F.C.O. - Les Granges - 17400 St Jean d'Angely.

La statuaire religieuse du XIIe en Saintonge "Le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse selon St Jean - En 1875, une société de Londres visite les églises à coupoles de Charente - Une famille paysanne du Marquisat d'Archiac racontée par ses actes notariés - Deux lettres de deuil (1914-1918) - Donation de fief au XIIe - La mentalité politique à Gourvillette depuis la fin du Second Empire - Manière d'attraper les corbeaux - La conscience du moulin - Contre les maléfices des sorciers - Une girouette d'intérieur...

PLAINES ET VALLONS - 4, rue du Heaume - 78660 Ablis.

M. René Lamarche nous a fait parvenir le bulletin n° 9 de son association qui "couvre" les Yvelines, la Beauce et le Pays chartrain. Une étude importante est consacrée au costume et plus particulièrement aux coiffes à partir des collections du musée de Craches. Historique, évolution depuis le Moyen-Age, le repassage et les repasseuses, tous ces sujets sont abordés et accompagnés d'illustrations.

LE VIQUET - N° 76 - P.T.P.N. - BP 600 - 50010 St Lô cedex.

Le marquis de Tombelaine, légende et réalité - 9e centenaire de la mort de Guillaume le Conquérant - Ganache, le vuus pêqueus - Avaunt drényire - Recettes de cuisine - Dauns men couortin - Entretien avec un magnétiseur - Un encouragement pour l'enseignement du normand...

LE CHASSE-MAREE - N° 30 - Abri du Marin - BP 159 - 29171 Douarnenez cedex.

En 90 pages toujours aussi remarquablement présentées, ce numéro offre : *Le goemonier moderne - Construire un canot en bois, l'Aber - De l'archeologie à la navigation : la réplique d'un bateau viking - Marin Marie, peintre de la mer.* Si vous avez la passion de la mer et des bateaux vous pouvez aussi vous procurer de nombreux livres, des disques de chants et musiques, des albums d'art, des planches en tiré à part, des portraits de bateau en écrivant à l'Abri du Marin...

LA FRANCHE-COMTÉ - N° 33 - 2, rue des Lys - 70800 Fontaine-lès-Luxeuil.

La dentelle de Luxeuil - 70 ans après : le Chemin des Dames - Les histoires en patois de l'oncle Tachon - Un compositeur bousbot : E. Ratez - Les oiseaux devant l'homme et le progrès - Les ancêtres de Tristan Bernard - Un cas curieux de somnanbulisme à Montarlot lès Rioz en 1826 - M. de La Tour du Manse commandant à Blâmont - A noter également un article qui nous concerne particulièrement puisqu'il s'agit d'une publicité "une réclame" datée du 1er février 1890 "13 Pluviose an 97" vantant les mérites d'un purgatif de M. Geraudel pharmacien à Ste Menehould !

BIBLIOMAX-OFFICE - N° 233 - 7, rue de l'Enfer - Chalaines - 55140 Vaucouleurs

L'érudit-Libraire mentionne toujours notre revue sans oublier d'y adjoindre quelques agréables commentaires. Cela n'est point pour nous déplaire — loin s'en faut — aussi aurions-nous mauvaise grâce à ne point rappeler que vous pouvez obtenir son catalogue de livres anciens et d'occasion contre 5 FF en timbres neufs ou 2 CRI si vous vivez hors de notre charmant pays...

CAHIER DES AMIS DU VIEIL ILLE - N° 98 - BP 22 - 66130 ILLE SUR TET.

L'histoire illoise qui se fait - Journal du Syndicat Agricole d'Ille - La vieille Ille reçoit M. Ch. Dupuy - Un enfant dans la fête - Infarctus - Recueil de proverbes - Le flan catalan - En fouillant les archives - Regles i treballs de la terra - La bible anecdotique - Histoire du Roussillon.

ETHNOLOGIA - N° 37 - S.E.L.M. - 7, rue du Portail Imbert - 87000 Limoges.

La revue d'ethnologie et des sciences sociales limousinde offre 274 pages très denses où sont étudiés, de façon très complète, plusieurs sujets : *L'ethnologie, comment, pourquoi, pour qui ? - Autoconsommation et identité locale - L'espace imaginaire du Chalard : identité et tradition orale - Pain et boulangers en Limousin - Anthropologie industrielle et culture technique - Moulins et meuniers du Confolentais - Les moulins de la Haute Vienne au début du XIXe - Ethnographie et patrimoine industriel.* Ces études sont publiées avec le concours du CNRS.

BARBIZIER - N° 14 - Folklore comtois - Musée Populaire Comtois - La Citadelle - 25000 Besançon.

Plaques de cheminée, à propos de trois plaques fondues autour de 1710 au fourneau d'Igny (Hte Saône) - Les jeux dans la Franche Comté d'autrefois - Quelques aspects de l'élevage du cheval comtois aujourd'hui - Pierre Bourgin, conservateur au musée de Plein Air des maisons comtoises à Nancray - Musée de Dôle, pâte à cuire et pot-au-feu - Champlitte, Château-Lambert...

LEMOUZI - N° 103 - 13, Place Municipale - 19000 Tulle.

Les fouilles de Boin - Les céramiques de Boin - Un souterrain à Ste Marie Lapanouze - Le mystère des croix de Lestards - Sermon lemosin - Les paysages des Monédières.

BRETAGNE GALLESE - Le Bourg - 56430 Concoret

La Fédération Culturelle Bretagne gallèse nous a fait parvenir le *Répertoire analytique et critique des dictionnaires et des glossaires de la langue gallèse*, œuvre de Claude Capelle. Cet ouvrage est le premier d'une série de trois. Le second tome à paraître portera sur "les racines celtiques du gallo" par Cl. Capelle et le troisième, rédigé par Gilles Morin sera un bilan des enquêtes conduites sur les divers marqueurs culturels de la Hte Bretagne depuis plus de trois ans. Ces ouvrages seront servis aux abonnés du "Lian" mais il est possible de se les procurer à l'adresse ci-dessus (70 F + 10,30 F de port).

EL MOUCHON D'AUNIA - N°s 6-7-8-9 - R. Dascotte - 123, rue Ferrer - 7161 Haine St Paul - Belgique.

C'est fini... C'est hélas la triste nouvelle qui nous a frappés en page de garde du N° 9 ! Depuis 75 ans *El Mouchon d'Aunia des Scriveûs du Cente qui chufèley è qui cante in coûp par mwas* soutenait la culture wallonne. Hélas pour des raisons d'ordre financier mais aussi parce que Robert Dascotte, secrétaire-rédacteur-responsable-éditeur de la revue n'a plus vingt ans, la revue va définitivement cesser de paraître à la fin de cette année. Wallon et Champenois sont un peu cousins par la langue et ce n'est pas sans un petit pincement au cœur que l'on voit partir un membre de la famille. A Robert Dascotte nous souhaitons une meilleure santé et nous espérons qu'avec nos amis wallons, ce n'est qu'un "au revoir"...

AU PAYS DES RIEZES ET DES SARTS - N° 108 - Rue des Parçonniers - 76404 (Cul des Sarts) Couvin et N. Depoix - Regniowez - 08230 Rocroi.

Pierre Blondeau, mon ami - Les conseillers généraux du Canton de Rocroi - Souvenirs : Pierre Viénot - Les militaires décédés à Philippeville en 1793 - Un général d'Empire méconnu à Maubert-Fontaine : Jacques Bidois (1734-1808) - A propos de "la Meuse à l'Oise enmai 1940".

SEPTENTRION - Fondation flamando-néerlandaise - Murissonstraat 260 - 8530 Rekkem, West-Vlaanderen - Belgique.

Cette association œuvre pour une meilleure connaissance de la vie culturelle et sociale des Pays Bas et des Flandres. Ses éditions sont en langue française. Nous avons reçu une *"Bibliographie complète des écrits publiés par l'association de 1972 à 1981"* ainsi qu'un livret très bien conçu *"Le Neerlandais, langue de vingt millions de Néerlandais et de Flamands"*. A noter que ces livres sont remarquablement reliés sous couverture toilée.

CONTACT - N° 1987/1 - European Centre for Traditionnal and Regional Cultures - Parade Street Llangollen Clwyd LL20 8RB Wales UK Grande-Bretagne.

ECTARC recherche un directeur - Rénovation à Llangollen : le Centre des visiteurs de Llangollen dans la chapelle de Bethesda - La langue des mariniers du Rhin - Rochester chimney sweeps procession (cérémonie du 1er Mai à Rochester avec les ramoneurs).

IL CALITRANO - N° 18 - Via A. Canova 78 - 50142 Firenze - Italie.

Un premio per la Città di Calitri... I 25 anni del liceo scientifico di Calitri "Leonardo da Vinci" - Dialetto e cultura popolare - ... A noter que les photographies anciennes qui illustrent ce périodique sont particulièrement intéressantes par leur choix et leur qualité.

STORIA E MEDICINA POPOLARE 1987/1 - Via Ferruccio 26 - 00185 Roma Italie.

Ce fascicule est une bibliographie de tous les documents parus de 1867 à 1986 sur les traditions populaires de Ciociara. Une carte de la région et quelques photographies anciennes illustrent l'ensemble.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

Ancienne série au format 16 × 24 cm

☐ 2	Revue du Folklore de l'Aube	2 F
☐ 29	Val Perdu (Aube)	3 F
☐ 31	Costumes de Saint-Dizier Wassy	3 F
☐ 45	Centenaires aubois	4 F
☐ 55	Taques et styles (II)	6 F
☐ 57	Vieux bal à Celles (danses)	6 F
☐ 58	Les empiriques (médecine)	6 F
☐ 59	Les roulées de Pâques	6 F
☐ 61	Le carillonneur	6 F
☐ 64	Les archers de Bar-sur-Aube	6 F
☐ 65	La foudre dans l'Aube	7 F
☐ 66	Le feu du ciel	7 F

(Port en sus 3 F par exemplaire jusqu'au n° 66 inclus)

☐ 67	Révolte vignerons barséquanais 1911	10 F
☐ 69	Une ferme à Channes (Aube)	10 F
☐ 70	Maisons de Saint-André (Aube)	10 F
☐ 71	Deux instituteurs en 1900 (Marne)	12 F
☐ 73	Le cochon	12 F
☐ 74	Le charron et la roue	12 F
☐ 78	Révolte marnaise 1911 (II)	15 F
☐ 79	Brelleurs et mariniers (Marne - Aube)	15 F
☐ 81	Répertoire et Index	12 F
☐ 82	Fêtes en Champagne	15 F
☐ 83	Labours à Channes (Aube)	12 F
☐ 84	La craie à Chepy (Marne)	12 F
☐ 85	Femmes en chemise	20 F
☐ 86	Habitat rural en Champagne méridionale	22 F
☐ 88	Nos charrues (Aube)	15 F
☐ 89	Lavoirs	15 F

NOUVELLE SÉRIE Format 210 × 297

☐ 90	Le coq de clocher	Epuisé
☐ 91	La musette, hautbois pastoral	20 F
☐ 92	Bonneteries de Romilly	20 F
☐ 93	Le grain, source d'énergie	20 F
☐ 94	Le langage troyen du XVIII°	Epuisé
☐ 95	La vannerie à jours à Bussières	Epuisé
☐ 96	Noces et banquets (50 desserts)	20 F
☐ 97	Bière et Brasseries à St Dizier	20 F
☐ 98	La vie au marais Villechétif Creney	20 F
☐ 99	Vins et liqueurs (100 recettes)	20 F
☐ 100	Le parler du Nogentais	22 F
☐ 101	Cuisine traditionnelle (80 recettes)	22 F
☐ 102	Carnaval à Wassy (74 costumes)	22 F
☐ 103	St Sébastien et les archers	22 F
☐ 104	La vie au XVIII° à la Motte Tilly	22 F
☐ 105	Apprenti coutellier à Forcey	22 F

A PARAITRE

Costume du châlonnais au XIX°
L'artisan chocolatier

Cochez les numéros désirés

Détachez ce bulletin

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

JE JOINS MON REGLEMENT A L'ORDRE DE LA SAFAC PAR :

☐ chèque ☐ mandat ☐ C.C.P. 221 R Châlons-sur-Marne

safac LES GRANDES CHAPELLES 10170 MÉRY SUR SEINE TEL. 25.37.51.09 safac 40 R. DES ARTISANS 51000 CHALONS SUR MARNE

Folklore de CHAMPAGNE

j'en profite ! je m'abonne

VEUILLEZ ENREGISTRER MON ABONNEMENT POUR SIX NUMEROS A LA PLUS BELLE REVUE REGIONALE D'ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES DE CHAMPAGNE-ARDENNE, A PARTIR DE LA PROCHAINE PARUTION.

INSCRIVEZ EN MAJUSCULE VOS NOM ET ADRESSE.

NOM _____

PRENOM _____

PROFESSION (facultatif) _____

ADRESSE _____

_____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

BUREAU DISTRIBUTEUR _____

JE JOINS MON REGLEMENT A L'ORDRE DE LA SAFAC PAR :

☐ chèque ☐ mandat ☐ C.C.P. 221 R Châlons-sur-Marne

☐ **Normal 110 F**
☐ **Soutien 150 F**
☐ **Bienfaiteur 300 F**
☐ **Etranger 165 FF**

Date et signature

DETACHEZ CE BULLETIN
JOIGNEZ-Y VOTRE REGLEMENT
POSTEZ AUJOURD'HUI-MEME

Offre spéciale Nouvel Abonné

- EN 1 AN VOUS RECEVEZ 6 REVUES POUR LE PRIX DE 5
- VOUS ETES A L'ABRI D'UNE HAUSSE EVENTUELLE EN COURS D'ANNEE
- VOUS NE MANQUEZ AUCUN NUMERO DE FOLKLORE DE CHAMPAGNE
- VOUS VOUS CONSTITUEZ UNE COLLECTION UNIQUE SUR LE PATRIMOINE REGIONAL
- EN CADEAU DE BIENVENUE NOUS VOUS OFFRONS 1 NUMERO GRATUIT SUPPLEMENTAIRE

Et en plus il y a maintenant une B.D. !

IL NOUS RESTE
QUELQUES DISQUES
DANSE ! MA CHAMPAGNE

SUPER 45 TOURS MONO
AVEC LIVRET EXPLICATIF

CHIBERLI DE LANGRES
GIGUE DE BAR SUR AUBE
PIOCHE DES RICEYS
RONDANSE DE
VENDEUVRE SUR BARSE

AVEC L'ENSEMBLE
TRADITIONNEL
DE BAR SUR SEINE

DANSE MA CHAMPAGNE SAFAC 4

20F00

FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

Imprimerie
LEDUCQ S.A.

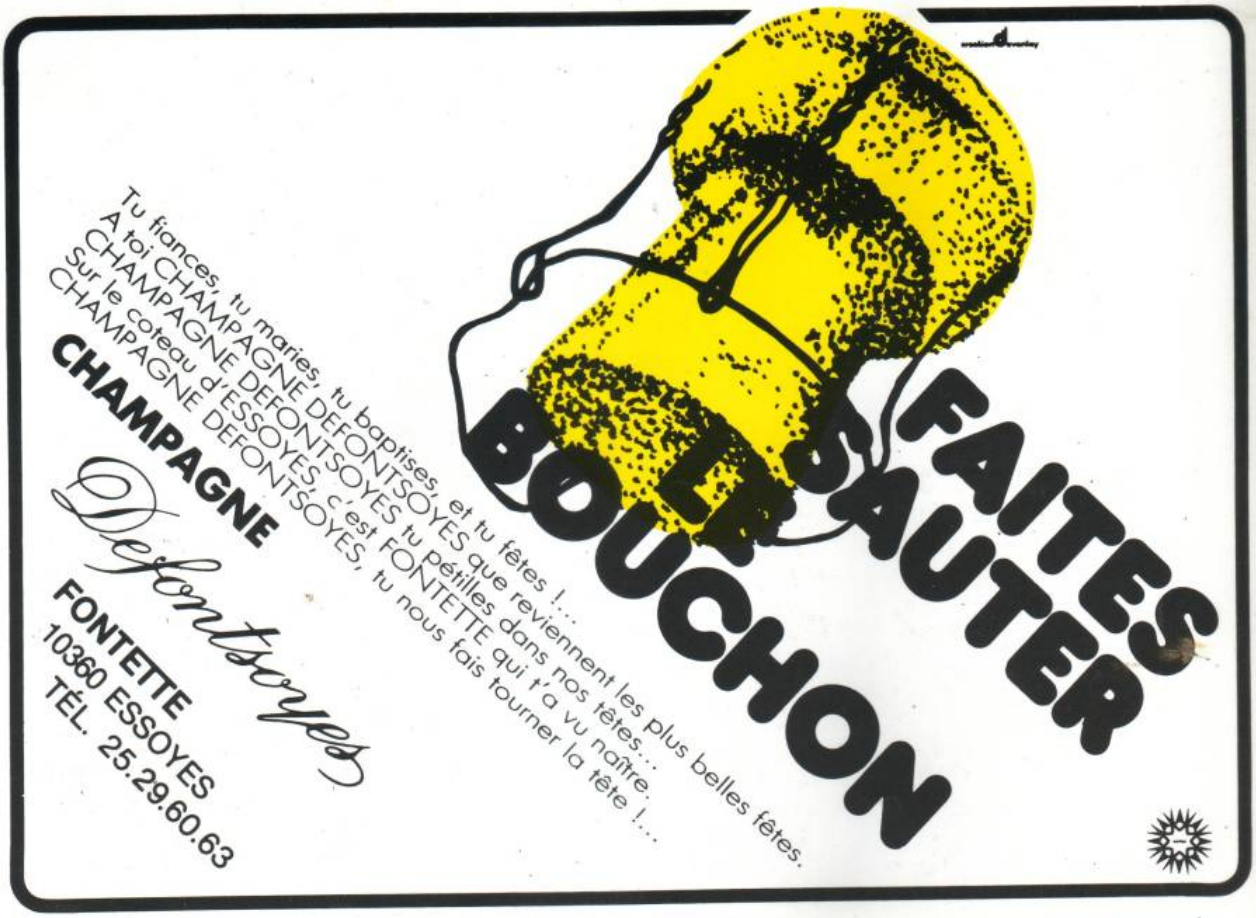
Tous travaux typo et offset

Place Paul Beaufort - 51000 FAGNIÈRES
Téléphone 26.68.36.18

RADIO 10
99,9 Mhz
.. 58 Rue Jaillant Deschainets Troyes ..
Tel: 25 73 66 26

Folklore de CHAMPAGNE
j'en profite !
je m'abonne

François Chaussin
CHAMPAGNE
10110 Landreville Tel. 25.38.50.61



Imprimé en France - Imprimerie Leducq S.A., 51000 Fagnières — Dépôt Légal 3me trimestre 1987 — Directeur de la publication Gilbert Roy — Commission paritaire nº 53035